

Le Samedi

VOL. II.—NO. 19.

MONTREAL, 18 OCTOBRE 1890.

PAR ANNEE \$2.50.
LE NUMERO 5 CTS.

DE RETOUR DE LA KERMESE



L'HEURE DES PETITS SECRETS

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 18 OCTOBRE 1890.

CHASSE-SPLEEN

Un singe en faveur est plus puissant qu'un ministre tombé.

On a beau être muet, on est sûr de se faire entendre en cour.

Les caillies ont déjà commencé à se préparer au toast de la saison.

Les paresseux ne causent pas beaucoup d'inquiétude au diable ; il est sûr d'eux.

Sans être très abordable le Pole Nord est à une certaine latitude ; mais il est sans parallèle.

Il faut croire que les gens qui perdent leur argent aux courses sont atteints d'une fièvre de cheval.

L'âge change moins le visage d'une femme de soixante ans, que la rage celui d'une femme de vingt ans.

Bizarrie du langage :

On appelle lieux de *perdition*, les endroits où l'on se retrouve !

Ce n'est que quand un garçon a les deux épaules par terre, qu'il s'aperçoit que les querelles sont désagréables au Seigneur.

Épithète d'un ancien maçon, mort garçon marchand de vin.

" Il vécut de brick et de broc."

Le bonheur, dit Victor Hugo, c'est la boule que cet enfant poursuit tout le temps qu'elle roule, et que, dès qu'elle s'arrête, il repousse du pied.

Sur un journal politique :

" ...Le Parlement discuta longuement le traité sur les alcools et le ratafia "

Sans doute, le *ratifia* ?...

Quand on a un trou au fond de sa culotte, on y met un morceau.

Mais quand c'est au gousset de son gilet, la prudence ordonne de n'y mettre aucune pièce.

Voici des cochons rudement civilisés :

Un grand seigneur anglais, le duc de Pembroke, rapporte qu'en traversant un matin sa basse-cour, il a été surpris de voir une dizaine de cochons assemblés autour d'une auge et faisant un bruit affreux. Il s'approche et aperçoit dans l'auge une cuiller d'argent.

LE COIN DU FEU

Quand l'hiver cache le ciel bleu,
Sous la brume et sous les nuages,
Jeunes ou vieux, à tous les âges,
On aime alors le coin du feu.

En tisonnant on rêve un peu,
Et devant les flammes volages
On voit danser d'autres images.
L'esprit se berce dans ce jeu.

Dans ce coin de feu solitaire
Le cœur s'en va, toujours rêvant,
D'un bout à l'autre de la terre.

Puis un doux sommeil, bien souvent,
Ajoute encore son bien être
Aux rêves que le feu fait naître

PAUL DE ROYER.

UNE BÊTE FÉROCE

Dans une ménagerie.
Elle (la femme squelette) — Qu'est-ce que vous diriez si ce lion brisait sa cage, se jetait sur moi, et me dévorait ?

Lui. — Que ventre affamé à les dents fermes.

POLITESSE EXQUISE

Anna. — Vous êtes ravissante aujourd'hui.
Mademoiselle de Grinche (dyspeptique). — Je regrette de ne pouvoir vous en dire autant.

Anna. — Vous pourriez pourtant bien le dire ma chère si étiez aussi menteuse que moi.

DENT CONTRE DENT

Servante (nouvellement entrée). — Madame, voici une lettre, tenez.

Madame. — Marie, je vous croyais mieux stylée, et je croyais que vous saviez qu'on présente les lettres sur un plateau.

Servante (exaspérée). — Certainement, madame ; mais j'ignorais si vous le saviez.

SOUVENIR TIMBRÉ

Elle, (jouant avec le médaillon attaché à sa chaîne de montre). — Qu'avez-vous dans ce médaillon ?

Lui. — Un timbre-poste.

Elle. — Vous plaisantez ! un timbre-poste !

Lui. — Oui, celui que vous avez mis sur votre dernière et adorable lettre. Il a touché vos lèvres, et touche souvent les miennes.

Elle. — Mais c'est horrible ! Je suis désolé !

Lui. — Désolé de quoi ? pourquoi ?

Elle. — Parce que j'ai mouillé ce monstre de timbre en l'appuyant sur le nez toujours humide de mon bon Fido !

AU PLUS PRESSÉ



M. Plumetant. — Puis-je vous soutenir pour franchir la haie ?

Mlle Desquintanz. — Non ; soutenez la clôture.

MOIS D'ENFANTS

Berthe. — Papa, la farine, ça se fait dans les moulins à farine ?

Papa. — Certainement.

Berthe. — Et le vent, est-ce fait dans les moulins à vent ?

Papa. — ???

A la pêche.

Tommy (5 ans). — Maman, j'ai un poisson qui a mordu.

Maman. — Apporte-moi, mon enfant.

Tommy. — Oh ! il vient de se *démordre* et de s'en aller.

Louison, (cueillant des framboises). — Maman, est-ce que les framboises ont des pattes ?

Maman. — Mais non, gros bêta, pourquoi me fais-tu une question si ridicule ?

Louison. — Si les framboises n'ont pas de pattes, alors j'ai avalé une bête qu'en a et c'est vendredi !

P'tit Louis. — Maman vous fait dire de venir souper ce soir à la maison.

Mademoiselle Grampat. — Ça c'est un gentil petit garçon ; je suis bien contente. Est-ce que ta maman a ajouté quelque chose ?

P'tit Louis. — Oui, maman a dit que puisqu'elle devait vous inviter, c'était aussi bien de s'en débarrasser tout de suite.

UN CHIEN GROSSIER

Mendiant. — Je n'ai jamais vu un chien aussi mal élevé, c'est le plus grossier animal que j'ai encore rencontré.

Propriétaire du chien. — Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

Mendiant (arrangeant les pans de son habit, de manière à leur faire couvrir le plus d'espace possible). — J'étais tranquillement assis sur l'herbe, quand il est arrivé, m'a chassé de ma place et m'a pris mon... siège.

DANS UN GRAND RESTAURANT

Le crévé. — Garçon, une douzaine d'huitres frites, et dites bien au chef que c'est pour moi.

Le crévé. — Garçon, donnez-moi des riz de veau à la française, et n'oubliez pas de dire au chef que c'est pour moi.

Le crévé. — Garçon, un homard, et recommandez-le spécialement au chef en lui donnant mon nom.

Simple mortel. — Garçon, deux rognons brochette, ah ! ne manquez pas de dire au mouton que c'est pour moi, ça lui fera plaisir.

L'ADDITION MATRIMONIALE

Bouleau. — Veinard ! ainsi la belle Lucie et toi, vous ne faites plus qu'un maintenant.

Rouleau. — C'est ce que je croyais quand le bon curé nous a unis ; mais depuis je suis bien plus veinard que je le croyais et que tu peux le penser ; nous sommes dix.

Bouleau. — Qu'est-ce à dire ?

Rouleau. — Dame, Lucie est une femme. Marquez donc : moi je ne suis plus qu'un zéro. Donc : 10.

UN ARBRE UTILE

Raoul. — Docteur vous m'étonnez, vous passez pour un homme pratique et vous perdez un espace utile en laissant debout ce vieux pommier qui n'a que des fruits sûrs, et qui est si près du chemin que toutes vos pommes sont volées par les gamins.

Docteur. — Ils les paient, mon cher voisin, sur le taux de \$2.00 par indigestion. Ce sont des pommes superbement immanquables.

QUESTIONS POUR LES EXAMENS DU SERVICE CIVIL

Nous avons entendu l'autre jour sur le bateau de Laprairie un jeune enfant poser les questions suivantes à son papa; nous les recommandons aux examinateurs du service civil.

Papa, pourquoi tu viens de dire que nous étions sur un bateau à aubes? est-ce qu'il s'habille comme monsieur le curé, quand il dit la messe?

Et pourquoi que tu dis que les Allan sont des bateaux à hélice? alors ils marchent comme les petits chars? Est-ce que les voyageurs changent quand les lisses sont enlevées?

Papa, est-ce que l'eau du Saint-Laurent est plus mouillée que celle de la mer? il doit y avoir plus d'eau dans cette eau là, puisqu'il y a moins de sel.

Papa, pourquoi que l'eau elle est mouillée?

Papa, combien qu'il pourrait se noyer d'hommes dans de l'eau aussi profonde que ça?

Papa, si une maman de poissons trouvait pas assez de vers dans l'eau pour ses enfants, est-ce qu'elle irait en chercher sur terre? Ça aime bien ses enfants les animaux, dis?

Papa, si une baleine s'essayait sur une huître pendant trois jours, sans la laissé s'ouvrir, est-ce qu'elle mourrait l'huître, dis, Papa?

Papa, est-ce que l'humidité donne des rhumatismes aux homards?

Papa, est-ce que ça fait mal de se noyer? alors pourquoi qu'ils ne prennent pas le gaz?

Papa, l'homme qu'a des boutons d'or à son palotot, est-ce le papa de tous ces hommes qui font ce qu'il leur dit de faire?

Papa, qu'est-ce que c'est que ces hommes qui jouent là haut dans une maison en verre, avec un velocipède?

Papa, d'où ça vient toute la mousse de savon, qu'est derrière le bateau? Est-ce pour faire des gros ballons?

Papa, est-ce qu'une locomotive qui va sur l'eau, marche aussi vite qu'un bateau?

Papa, c'est y vrai que le bateau siffle, quand le capitaine boit?

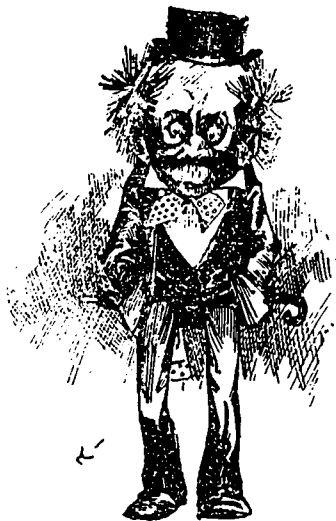
UN VIEIL AMI

M. Beaupassé.—Mon but en venant ce soir, Juliette... vous permettez que je vous appelle Juliette tout court?

Juliette.—Certainement... pourquoi pas... tous les vieux amis de papa m'appelle Juliette.

Et M. Beaupassé ne dit rien de plus.

IL Y A MANIÈRE ET MANIÈRE



Régions: Si vous ne devez, vous ne paierez. Si je vous dois, eh! bien, voilà ce que c'est.

Accessoire incomplet du costume masculin



Le mari.—Veux-tu me faire une confidence?

La jeune mariée.—Qu'est-ce donc?

Le mari.—Puisque vous portez nos chemises, maintenant, quand votre bouton de faux-col vous tombe dans le dos, quelle expression soulageante pouvez-vous bien trouver, vous autres femmes?

AMOUR ET CUISINE

Belle-maman.—Jamais je ne lui pardonnerai d'avoir enmené ma fille, et de m'avoir laissé seule. Jamais je ne pourrai la remplacer.

—Mais vous avez d'autres filles?

—Qu'est-ce que vous me dites? Je ne parle pas de cela: il s'agit de ma cuisinière.

LANGUES MORTES

Professeur.—Savez-vous combien il existe de langues mortes?

Elève.—Oui, le latin, le grec et l'anglais.

Professeur.—L'anglais?

Elève.—Oui, j'ai entendu papa dire que vous l'aviez massacré l'autre jour quand vous avez fait un discours.

DAMES-SERVANTES

Brigitte, (qui n'a voulu entrer au service que si on lui donnait le titre de dame-servante, au lieu de femme de chambre, entre sans frapper au salon).—Vous avez besoin de moi?

Madame.—Non.

Brigitte.—Ah! j'avais pourtant cru entendre gueuler!

MAMAN, C'EST LA COMÈTE

Charles.—Maman, laisse-moi aller dans la rue, les enfants disent qu'il y a une comète?

Maman.—Vas-y un instant, mais sois prudent et ne t'approche pas trop.

EST-CE UN COMPLIMENT?

Lui.—Mes jeux de mots valent leur pesant d'or.

Elle.—Comme vous devez être riche, alors? Ils sont si lourds.

ÇA LE CONDAMNE

Jean.—Franchement, vous ne devriez pas aller répétant partout que Robert est le plus grand lâche que vous connaissez.

Bob.—C'est pourtant vrai. Il montre de toutes les façons qu'il a peur de moi.

Jean.—Oh! alors, vous avez mille fois raison.

BEEFSTEAK NAIN

Garçon.—Qu'est-ce que vous dites de nos steaks?

Client (luttant contre son morceau).—Qu'ils sont bien petits pour leur âge.

MALADIE NEGATIVE

—Qu'avez-vous, vous avez positivement l'air malade?

—Vous voulez dire négativement malade? Elle vient de me dire non.

UNE ERREUR

Madame Lécarté.—Vous connaissez ces faux paroissiens qui servent de boîtes à cartes?

Mademoiselle Bonenfant (riant).—Oui, est-ce que par hasard vous en auriez emporté un à l'église par erreur?

Monsieur Lécarté.—Non, j'ai emporté mon paroissien à notre club de poker. Il n'y vraiment pas de quoi rire.

EN AFFAIRES COMME EN AFFAIRES

Visiteur (à l'un des jolies vendeuses).—Je vous aime à en perdre la raison. Puis-je espérer une réponse favorable?

Vendeuse.—Certainement. Rien d'autre chose à ma table?

D'ACCORD

Bouleau.—Croyez-vous réellement que c'est malsain de poser des tapis dans une chambre à coucher?

Bouleau (qui les a couchés lui-même).—Malsain! dites tant, j'ai les reins en compote depuis que j'ai posé le mien.

TROP D'UNE BONNE CHOSE

Madame, (lisant un journal).—Bismark aime les longues promenades.

Monsieur.—On dit pourtant qu'il n'a pas aimé celle que l'empereur lui a offerte.

PAS MAL AMBIGU

Madame Laidron.—Oui, c'est mon mari, que vous apercevez là-bas. Quand nous nous sommes mariés, l'an dernier il était complètement aveugle, mais depuis il a recouvré la vue.

M. Pincefroid.—Quel malheur!

Il ne faut jamais travailler pour rien



Brigitte.—Madame, vous m'aviez donné six chemises d'homme; mais j'en ai brûlé une en la repassant.

La dame.—Ça ne fait rien, ma fille. Combien vous dois-je?

Brigitte.—Six chemises à 10 cts pièce, c'est soixante centins.

La dame.—Mais vous ne m'en remettez que cinq!

Brigitte.—Oui, mais l'autre, toujours bien que je l'ai lavée; et j'achevais de la repasser.

DIFFERENCES INEXPLICABLES



(A LA CAMPAGNE.)

Pourquoi ce rigoureux échantillon d'humanité à 8 ans...



II

...est-il ce vieillard cassé à 60 ans ?



III

Pourquoi cet esprit de 8 ans....



IV

(A LA VILLE.)

...est-il le majestueux citoyen que voici à 60 ans ?

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNAGES
Une scène burlesque.

La curieuse histoire qui suit, intéressera certainement ceux de mes lecteurs qui, dans ces derniers temps, ont suivi les nombreux procès en séparation de corps. Ils y verront quelles règles régissent le mariage.

Il y a quelques années, arriva à Vilhumide, capitale de la province de Marchapiedsec, un anglais nommé Slowalk, qui acheta une petite résidence et s'y fixa. Slowalk appartenait évidemment à une bonne famille anglaise. Il était instruit, intelligent, et il avait toutes les habitudes d'un homme bien élevé. Un an après son arrivée à Vilhumide, il épousa une jeune veuve du voisinage, madame Proménétoujours, et il eut un enfant.

Le ménage Slowalk jouissait de la considération générale dans le pays, quand se produisit tout-à-coup un incident des plus étranges. Une dame, accompagnée de trois enfants, arriva un soir à Vilhumide, et demanda des renseignements

sur Monsieur et Madame Slowalk. On s'empressa de la satisfaire. Il faut croire que les renseignements qui lui furent donnés lui plurent, car dès le lendemain, la dame aux trois enfants prit le chemin de la maison Slowalk. L'étonnement devint général, quand on sut qu'elle s'y était installée, et cet étonnement se changea en stupéfaction quand on apprit qu'au vu et au su de madame Slowalk, elle vivait maritalement avec M. Slowalk.

Les habitants de la capitale de Marchapiedsec se trouvaient scandalisés. Personne ne se scandalise plus facilement qu'un Vilhumidien.

Slowalk et la femme aux trois enfants présentèrent un certificat de mariage parfaitement en règle, établissant qu'ils s'étaient mariés à Villesec vingt ans avant, et qu'ils avaient habités ensemble Cantonbrûlé où les trois enfants étaient nés. Slowalk fut donc acquitté par le juge. Il s'en retourna chez lui parfaitement tranquille, et se remit à vivre avec madame Slowalk No. 1, madame Slowalk No. 2 et les quatre enfants vivaient d'ailleurs en parfaite intelligence.

Après avoir éprouvé un échec contre madame Slowalk No. 1, les gens vertueux de Vilhumide dressèrent leurs batteries contre madame Slowalk

No. 2. Ils se dirent que puisque la bigamie n'est pas admise à Marchapiedsec, si madame Slowalk No. 1 était la femme légitime, madame Slowalk No. 2 ne pouvait être qu'une femme illégitime. Slowalk fut donc encore traduit devant le juge de police, mais cette fois avec madame Slowalk No. 2. Là, il prouva qu'à l'époque où il habitait Cantonbrûlé avec sa première femme, il s'était absenté un jour. A son retour, il avait trouvé sa maison brûlée par une tribu de sauvages et il avait acquis la douloureuse conviction que sa femme et ses enfants avaient péri dans le désastre.

Il y avait cinq ans de cela, et la loi Vilhumidienne permet le second mariage quand l'épouse a disparu depuis cinq ans au moins. Slowalk était donc bien en règle, et les gens vertueux de Vilhumide étaient battus sur toutes les coutures. Mais ils ne se découragèrent pas encore, ils envoyèrent une députation au grand juge du district, Parlefranchement, lequel déféra le cas à la cour d'assises où Slowalk comparut escorté de ses deux femmes.

Le grand juge prit la parole et démontra que l'affaire était embarrassante, mais qu'il était évident que la loi ne devait pas être interprétée à la lettre. Un des deux mariages devait être annulé, mais lequel ? Voilà le point que le grand juge Parlefranchement laissa à l'appréciation du jury.

L'avocat de Slowalk se borna à lire un article du code Vilhumidien : " Ne pourra être déclaré bigame la personne dont le mari ou la femme a été absent ou absente cinq ans sans donner de ses nouvelles." L'avocat ajouta avec raison qu'en matière criminelle, la loi ne doit pas être interprétée d'une façon élastique.

Le jury acquitta Slowalk et ses deux femmes qui s'en retournèrent ravis chez eux.

Les gens vertueux de Vilhumide ne perdirent pas courage. Ils se cotisèrent pour obtenir des consultations des grands avocats. Les grands avocats ne trouvèrent qu'un moyen, celui d'appliquer l'article du code qui dit : " Qu'un mariage peut être annulé lorsque le premier époux était vivant au moment du second mariage." Malheureusement cette nullité ne pouvait être invoquée que par un des époux qui se montraient très satisfaits de leur situation. On alla jusqu'à offrir 100,000 francs à l'une des femmes, pour lui faire demander la nullité. Elle ne voulut rien entendre.

On envoya alors le pasteur chez Slowalk afin de le convertir à des idées meilleures. L'anglais reçut le pasteur les mains dans les poches, mais très-courtoisement.

Il l'écouta avec attention, puis répondit :

— Vous avez raison mon père ; mais ce n'est pas ma faute si les circonstances m'ont fait bigame, et si vos lois sont impuissantes à m'en empêcher ?

Outrés de cette réponse, les gens vertueux de Vilhumide firent une grande assemblée pour délibérer sur le parti à prendre. Slowalk trouva original d'aller lui-même à l'assemblée pour y donner son avis sur son propre cas.

Après une longue discussion, on décida qu'on adresserait une pétition au gouvernement pour le prier d'annuler un des deux mariages de Slowalk. Ce dernier intervint et fit remarquer à la foule que son moyen était mauvais ; car, d'une part, la loi interdit au gouvernement de prononcer un divorce ; d'autre part, la Constitution de Marchapiedsec porte qu'aucune province ne peut voter de lois destinées à annuler un contrat.

La foule était consternée. A ce moment une voix cria :

— Il y a un moyen de tout arranger, c'est de pendre Slowalk !

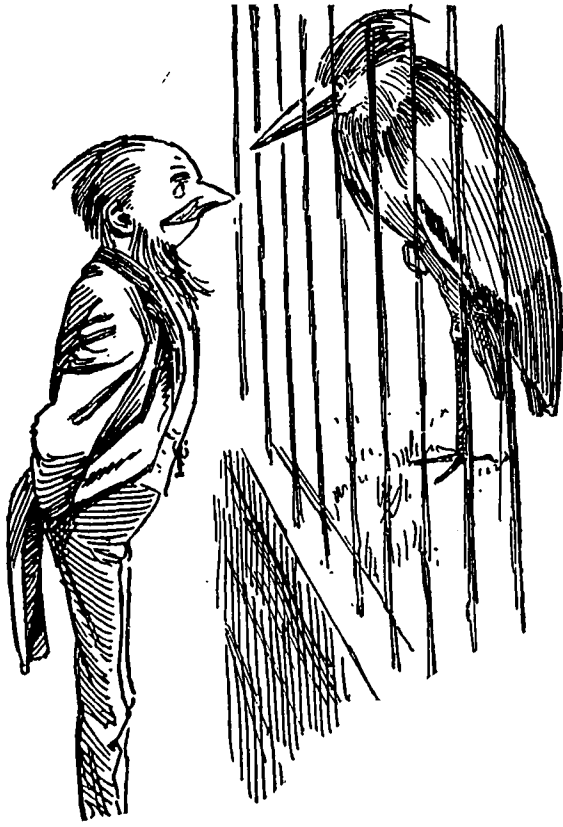
La foule accueillit l'idée avec enthousiasme. Slowalk se vit perdu et se sauva vers sa maison. Mais au moment où il allait y entrer, il fut saisi par les gens vertueux de Vilhumide qui lui passèrent une corde au cou, et se mirent en devoir de le pendre. On allait le hisser à un de ses propres arbres, au grand désespoir de mesdames Slowalk No. 1 et No. 2, qui regardaient la scène par la fenêtre, quand la police arriva et délivra le patient.

La nuit suivante, la maison fut incendiée.

AGUE ERATTE.

Lévis, Octobre 1890.

JAMAIS CONTENT DE SON SORT



M. Montgomery Brown. — Moi, mon ambition, si je n'étais pas homme, ça serait d'être cet oiseau-là.

L'ANGELUS

SONNET DÉDIÉ AU SYMPATHIQUE G. DE VINBY
(ROMILLY)

Cinq heures. Le jour naît ; au ciel pas un nuage,
La nature s'éveille aux chansons du matin,
Pierre et Jeanne, sa sœur, déjà sont à l'ouvrage
Car la récolte est bonne et l'azur est certain.

Mais, soudain, on entend la cloche du village
Qu'on aperçoit là-bas, à l'horizon lointain,
Parait au tendre écho d'un mystique ramage,
Jeter aux vents muets son babil argentin.

C'est l'Angelus !... Dans l'air, le son pieux s'épanche,
L'âme s'incline, l'oiseau se tait, la fleur se penche,
La plaine se recueille à la voix du saint Lieu :

La sœur, joignant les mains, se prosterne ; le frère,
Front découvert, s'incline et partout la prière
Ouvre son aile blanche et s'élançe vers Dieu !
Frédéric Lévy (*Alais*).

ELLE COMPTE COMME PYTHAGORE

Débutant (18 ans). — Et quel âge avez-vous chère madame ?

Madame de Vieillebeauté (légèrement surprise).
— Mais, c'est de ces choses qu'on ignore généralement, attendez, j'avais dix-huit ans quand je me suis mariée, mon mari en avait trente. Aujourd'hui il a le double de cet âge donc je dois avoir trente-six ans.

Un rapprochement comme un autre



Jeune pasteur méthodiste. — J'ai prêché, ce matin, à une bande d'ânes.
Belle paroissienne, fuyant l'ébahissement. — Mais alors !!!... vous les avez appelés tout le temps : "Mes frères !"

LA CHANSON DU RAYON DE LUNE

Sais-tu qui je suis ? — Le rayon de lune
Et sais-tu pourquoi je viens de là-haut ?
Sous les arbres noirs la nuit était brune ;
Tu pouvais te perdre et glisser dans l'eau,

Sais-tu qui je suis ? — Le rayon de lune,
Sais-tu d'où je viens ? — Regarde là-haut.
Ma mère est brillante et la nuit est brune,
Je rampe sous l'herbe et glisse dans l'eau ;
Je m'étends sur l'herbe et cours sur la dune ;
Je grimpe au mur noir, au tronc du bouleau.
Comme un malfaiteur qui cherche fortune,
Je n'ai jamais froid ; je n'ai jamais chaud.

Je suis si petit que je passe
Où nul autre ne passerait.
Aux vitres je colle ma face.
Et j'ai surpris plus d'un secret.
Je me cache de place en place,
Et quand je me perds dans l'espace
Je laisse au cœur un long regret.

Roussin et fauvette
Pour moi chantent au faite
Des ormes et des pins.
J'aime à mettre ma tête
Au terrier des lapins ;
Lors, quittant sa retraite
Avec des bonds soudains
Chacun part et se jette
A travers les chemins.
Au fond des creux ravins
Je réveille les daims
Et la biche inquiète.
Elle évente, muette,
Le chasseur qui la guette,
La mort entre les mains.

Ma mère soulève
Les flots écumeux,
Alors je me lève,
Et sur chaque grève
J'agite mes feux.
Puis j'endore la sève
Par le bois ombreux,
Et ma clarté brève
Dans les chemins creux
Parfois semble un rêve,
Au passant peureux ;
Je donne le rêve,
Aux esprits joyeux,
Un instant de trêve
Aux cœurs malheureux

Errer par les bois, vagner sur la dune,
Te heurter dans l'ombre au tronc du bouleau,
Je veux te montrer la route opportune ;
Et voilà pourquoi je viens de là-haut.

GUY DE MAUPASSANT.

EVALUATION DISCRÈTE

Papa. — Vous êtes un brave, mon ami, vous venez de sauver ma fille au péril de vos jours. Vous vous êtes précipité au milieu des flammes en héros. Comment pourrai-je jamais vous payer le service que vous m'avez rendu. Ma fille ! mon trésor !

Sauveteur, (après avoir examiné la fille). — Alors, appelons cela une commission sur votre trésor. Est-ce qu'une couple de piastre serait de trop ?

PAS UNE LIVRE DE MOINS



La nièce Nellie. — Quoi, ma tante, vous avez épousé ce colosse ! Mais c'est un billot avec son corce !
La tante Betsie. — Je savais qu'il me prenait pour ma fortune. Alors, j'ai voulu en avoir pour tout l'argent.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

A un examen.
— Mademoiselle, voudriez-vous me dire quel est le bourgeois qui s'illustra par son dévouement, lors de la prise de Calais ?
— Monsieur, c'est Eustache Lesueur.
— Non, mademoiselle, c'est Eustache de Saint-Pierre.
— Ah ! pardon, monsieur, je me trompe d'Eustache...

* * *

Entre bourgeois :
— Figurez-vous que, ce matin, je me suis réveillé tout bête.
— Et comment vous étiez-vous couché ?
— Comme à l'ordinaire.

MILLE MANIÈRES DE DIRE LA MÊME CHOSE

Voici les différentes façons de désigner sa femme dans les classes variées de la société :

- Un homme sérieux dit : Madame.
- Un homme de bien : ma femme.
- Un imbécile : ma moitié.
- Un loustic : mon gouvernement.
- Un militaire : mon colonel.
- M. Prudhomme : ma conjointe.
- Un commerçant : ma bourgeoise.
- Un concierge : mon épouse.
- Un ouvrier : ma particulière.
- Un académicien : ma compagne.
- Un pasteur anglican : ma paroissienne.
- Un voyou : mon angeosse.
- Un naïf : ma colombe.
- Un fou : mon auge.
- Un paysan : la Jacqueline.

LAPSUS LINGUÆ

Colonel. — C'est bien, Pierre, j'ai offert \$5. de récompense à celui qui trouvait Pataud, vous l'avez amené, voilà la récompense.
Pierre. — Merci, colonel ; dites donc, si on le volait... je veux dire, le perdait encore, est-ce que vous donneriez la même récompense ?

UN MALENTENDU EXPLIQUÉ



M. Saurby (descendu du dernier train), regardait tout le monde partir de la gare après une heure d'attente. — Seriez-vous, par hasard, le cocher de M. Curtis?

Cocher. — Oui, Monsieur.

Saurby. — Saperlipopette de moricaud idiot. C'est chez lui que je vais, et voilà une heure que j'attends! Ça prend un imbécile de nègre!

Le cocher. — C'est la faute de mon maître qui m'avait dit d'attendre ici un monsieur.

PROGRAMME

Si jamais le destin consent à me sourire
Et me laisse choisir les biens auxquels j'aspire,
S'il veut à mon égard se montrer indulgent,
Pour n'avoir que des jours et de lys et de roses
Je lui demanderai tout bonnement deux choses :
Du loisir, de l'argent!

Du loisir?... je voudrais expliquer ma pensée :
Par là je n'entends point une envie insensée
De rester isolé du contact des humains,
L'intérêt social nous tient tous par la patte
Et personne ne peut dire comme Pilate :
"Je m'en lave les mains!"

Je ne ferai donc pas difficulté de suivre
Le terrestre courant et je m'engage à vivre
Ainsi que le feront mes voisins, mes amis :
Si tous un beau matin nous plantions-la le monde,
Les projets du Seigneur sur la machine ronde
Seraient fort compromis.

Et jusqu'à la rigueur je pousse ce principe :
Il faut à mon avis que chacun participe,
Selon son rang, ses forces, ses moyens,
Aux devoirs sociaux qu'à tous, tant que nous sommes,
Imposent à la fois notre qualité d'hommes
Et notre état de citoyens.

J'aurai donc, s'il le faut, esclave de l'usage,
Ce qu'on est convenu d'appeler un ménage :
Je presserai l'imposant abdomen
Du vieillard bon vivant qui sera mon beau-père,
Et pour vivre d'accord avec ma belle-mère
Je lui dirai toujours : Amen!

Effaçant du passé toute trace perfide,
Je prendrai d'un mari la figure plaquée,
Et, renouant aux bottes à revers,
Aux cafés, au billard, aux plaisirs du jeune âge,
Dans le cercle sacré qu'offre le mariage
Je ferai tenir l'Univers!

Mes jours s'écouleront dans une sainte joie :
Ma femme sera simple : une robe de soie
Lui suffira pendant quatre ou cinq ans ;
Pour les yeux du public ne faisant pas toilette,
Pour, moi, pour moi tout seul, elle sera coquette...
Et nous aurons beaucoup d'enfants!

Quand ils auront passé la saison pluvieuse,
En n'exposant pourtant qu'une pauvre vareuse
Je les ferai sauter sur mes genoux ;
Ils me sembleront beaux, même s'ils sont des singes,
Et ma femme dira tout en changeant leurs linges :
"Le père complète l'époux!"

Nous nous adorons, et si de la culotte
Ma femme par hasard se passe la moustache,
En vérité je ne m'en plaindrai pas ;
C'est un petit malheur!... Qu'elle me soit fidèle
Et je ferai gaiement, si je suis aimé d'elle,
Mes quatre bons petits repas!

Et puis si des honneurs la carrière est ouverte
Et que la gloire d'être chevin m'est offerte,
Je brillerai, prenez-en mon billet,
La Chambre de Québec pourra me faire élire
Les journeaux me prieront souvent de leur écrire,
Mes discours seront un bouquet.

Mais je me laisse aller et j'esors de mon cadre :
Je voudrais de l'argent, non pas comme un vieux ladre
Pour couvrir mon trésor ;
Je n'ai jamais conquis une telle manie,
Et je n'accepte pas pour vivre l'harmonie
Du tintement de l'or!

Du reste, ce n'est pas une grande fortune
Que je demande au ciel : l'impudence importune
Comme la pauvreté!
Ce qu'il me faut à moi c'est la modeste aisance
Qui porte dans ses flancs deux biens : l'indépendance,
La médiocrité!

Et voici mon tarif : mille piastres de rente!
Avec ça, rien de plus, j'aurais l'âme contente,
Et le cœur satisfait!
Ah! pourquoi n'ai-je pas sous la main un brave homme
Pour me laisser un jour cette modique somme
Qui me réjouirait!...

Je n'aurais pas besoin pendant toute l'année
D'aller dans un bureau grappiller ma journée
En grattant du papier,
Et, mon bien suffisant pour amuser ma vie,
Je pourrais disposer au gré de mon envie
De mon temps tout entier!

Que je serais heureux! car de mon existence
J'ai tracé le tableau parfois dans le silence
De mon demi-sommeil!...
Oh! quel rêve charmant! quel agréable songe!
Pourquoi n'était-ce donc qu'un fugitif mensonge
Que chassait le réveil!...

L. DE PEYRE.

LES ÉMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE

RACONTÉES PAR LUI-MÊME

Vous savez que les perdreaux vont par bandes,
et nichent ensemble aux creux des sillons pour
s'envoler à la moindre alerte, éparpillés dans la
volée comme une poignée de grains qu'on sème.
Notre compagnie, à nous, est gaie et nombreuse,
établie en plaine sur la lisière d'un grand bois,
ayant du butin et de beaux abis de deux côtés.
Aussi, depuis que je sais courir, bien emplumé,
bien nourri, je me trouvais très heureux de vivre.
Pourtant quelque chose m'inquiétait un peu,
c'était cette fameuse ouverture de la chasse dont
nos mères commençaient à parler tout bas entre
elles. Un ancien de notre compagnie me disait
toujours à ce propos :

— "N'aie pas peur, Rouget,—on m'appelle
Rouget à cause de mon bec et de mes pattes cou-
leur de sorbe ;—n'aie pas peur, Rouget. Je te
prendrai avec moi le jour de l'ouverture, et je
suis, sûr qu'il ne t'arrivera jamais rien."

C'est un vieux coq très malin et encore alerte,
quoiqu'il ait le *ter à cheval* déjà marqué sur la
poitrine, et quelques plumes blanches par-ci par-
là. Tout jeune, il a reçu un grain de plomb dans
l'aile, et, comme cela l'a rendu un peu lourd, il y
regarde à deux fois avant de s'envoler, prend son
temps, et se tire d'affaire. Souvent il m'emmenait
avec lui jusqu'à l'entrée du bois. Il y a là

Les progrès de la civilisation en Afrique



Le grand roi blanc vous invite à un repas de famille.

Caraganda du Congo. — Bien, merci! Demandez lui qu'il me serve ce petit bonhomme grassouillet que voilà, bien rôti.

MODÉRÉ DANS SES GOUTS



A LA BUVETTE

—Une goutte d'eau, mon bon?
—Non, merci, c'est assez fort comme cela.

une singulière petite maison, nichée dans les châ-
taigniers, muette comme un terrier vide, et tou-
jours fermée.

— "Regarde bien cette maison, petit, me di-
sait le vieux ; quand tu verras de la fumée monter
du toit, le seuil et les volets ouverts, ça ira
mal pour nous."

Et moi je me fis à lui, sachant bien qu'il n'en
était pas à sa première entrevue.

En effet, l'autre matin, au petit jour, j'entends
qu'on rappelait tout bas dans le sillon...

— "Rouget, Rouget."

C'était mon vieux coq. Il avait des yeux extra-
ordinaires.

— "Viens vite, me dit-il, et fais comme moi."

Je le suivis, à moitié endormi, en me coulant
entre les mottes de terre, sans voler, sans presque
sauter, comme une souris. Nous allions du côté
du bois, et je vis en passant qu'il y avait de la
fumée à la cheminée de la petite maison, du jour
aux fenêtres, et, devant la porte grande ouverte,
des chasseurs tout équipés, entourés de chiens
qui sautaient. Comme nous passions, un des chas-
seurs cria :

— "Faisons la plaine ce matin, nous ferons le
bois après déjeuner."

Alors je compris pourquoi mon vieux compa-
gnon nous emmenait d'abord sous la futaie. Tout
de même le cœur me battait, surtout en pensant
à nos pauvres amis.

Tout à coup, au moment d'atteindre la lisière,
les chiens se mirent à galoper de notre côté...

— "Rase-toi, rase-toi", me dit le vieux en se
baissant.

En même temps, à dix pas de nous, une caille
effarée ouvrit ses ailes et son bec tout grands, et
s'envola avec un cri de peur. J'entendis un bruit
formidable, et nous fûmes entourés par une pous-
sière d'une odeur étrange, toute blanche et toute
chaude, bien que le soleil fût à peine levé. J'avais
si peur que je ne pouvais plus courir. Heureuse-
ment, nous entrions dans le bois. Mon camarade
se blottit derrière un petit chêne, je vais me met-
tre près de lui, et nous restâmes là cachés, à re-
garder entre les feuilles.

Dans les champs, c'était une terrible fusillade.
A chaque coup, je fermais les yeux tout étourdi ;
puis, quand je me décidais à les ouvrir, je voyais
la plaine grande et nue, les chiens courant, fure-
tant dans les brins d'herbe, dans les javelles,
tournant sur eux mêmes comme des fous. Der-
rière eux, les chasseurs juraient et appelaient ;
les fusils brillaient au soleil. Un moment, dans
un petit nuage de fumée, je crus voir—quoiqu'il
n'y eût aucun arbre alentour—voler comme des
feuilles éparpillées. Mais mon vieux coq me dit
que c'étaient des plumes : et, en effet, à cent pas
devant nous, un superbe perdreau gris tombait
dans le sillon en renversant sa tête sanglante.

— “ Ils vont déjeuner, me dit mon compagnon, faisons comme eux.”

Et nous entrâmes dans un champ de sarrasin qui est tout près du bois, un grand champ blanc et noir, en fleur et en graine, sentant l'amande. De beaux faisans au plumage mardoré picotaient là, eux aussi, en baissant leurs crêtes rouges, de peur d'être vus. Ah ! ils étaient moins fiers que d'habitude. Tout en mangeant, ils nous demandèrent des nouvelles, et si l'un des leurs était déjà tombé. Pendant ce temps, le déjeuner des chasseurs, d'abord silencieux, devenait de plus en plus bruyant ; nous entendions choquer les verres et partir les bouchons des bouteilles. Le vieux trouva qu'il était temps de rejoindre notre abri.

A cette heure, on aurait dit que le bois dormait. La petite mare où les chevreuils vont boire n'était troublée par aucun coup de langue. Pas un museau de lapin dans les serpolets de la garenne. On sentait seulement un frémissement mystérieux, comme si chaque feuille, chaque brin d'herbe abritait une vie menacée. Ces gibiers de forêt ont tant de cachettes, les terriers, les fourrés, la fagots, les broussailles, et puis des fossés, ces petits fossés de bois qui gardent l'eau si longtemps après qu'il a plu. J'avoue que j'aurais aimé être au fond d'un de ces trous-là ; mais mon compagnon préférait rester à découvert, avoir du large, voir de loin et sentir l'air ouvert devant lui. Bien nous en prit, car les chasseurs arrivaient sous le bois.

Oh ! ce premier coup de feu en forêt, ce coup de feu qui trouait les feuilles comme une grêle d'avril, et marquait les écorces, jamais je ne l'oublierai. Un lapin décala au travers du chemin en arrachant des touffes d'herbe avec ses griffes tendues. Un ceureuil dégringola d'un châtaignier en faisant tomber les châtaignes encore vertes. Il y eut deux ou trois vols lourds de gros faisans et un tumulte dans les branches basses, les feuilles sèches, au vent de ce coup de fusil qui agita, révéilla, effraya tout ce qui vivait dans le bois. Des mulots se coulaient au fond de leurs trous. Un cerf-volant, sorti du creux de l'arbre contre lequel nous étions blottis, roulait ses gros yeux bêtes, fixes de terreur. Et puis des demoiselles bleues, des bourdons, des papillons, pauvres bestioles s'effarant de tous côtés... Jusqu'à un petit criquet aux ailes écarlates qui vint se poser tout près de mon bec ; mais j'étais trop effrayé moi-même pour profiter de sa peur.

Le vieux, lui, était toujours aussi calme. Très attentif aux aboiements et aux coups de feu, quand ils rapprochaient, il me faisait signe, et nous allions un peu plus loin, hors de la portée des chiens, et bien cachés par le feuillage. Une fois pourtant je crois que nous étions perdus. L'allée que nous devions traverser était gardée de chaque bout par un chasseur embusqué. D'un côté, un grand gaillard à favoris noirs qui faisait sonner toute une ferraille à chacun de ses mou-

vements, couteau de chasse, cartouchière boite à poudre, sans compter de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux, qui le grandissaient encore ; à l'autre bout, un petit vieux, appuyé contre un arbre, fumait tranquillement sa pipe, en clignotant des yeux comme s'il voulait dormir. Celui-là ne me faisait pas peur ; mais c'était ce grand, là-bas...

— “ Tu n'y entends rien, Rouget,” me dit mon camarade en riant ; et sans crainte, les ailes toutes grandes, il s'en-vola presque dans les jambes du chasseur à favoris.

Et le fait est que le pauvre homme était si empêtré dans son attirail de chasse, si occupé à s'admirer du haut en bas que, lorsqu'il épaula son fusil, nous étions déjà hors de portée. Ah ! si les chasseurs savaient, quand ils se croient seuls à un coin de bois, combien de petits yeux fixes les guettent dans les buissons, combien de petits bees pointus se retiennent de rire à leur maladresse !

Nous allions, nous allions toujours. N'ayant rien de mieux à faire qu'à suivre mon vieux compagnon, mes ailes battaient au vent des siennes pour se replier immobiles aussitôt qu'il se posait. J'ai encore dans les yeux tous les endroits où nous avons passé : la garenne rose de bruyères, pleine de terriers auprès des arbres jaunes, avec ce grand rideau de chênes où il me semblait voir la mort cachée partout, la petite allée verte où ma mère Perdrix avait promené tant de fois sa nichée au soleil de mai, où nous sautions tout en piquant les fourmis rouges qui nous grimpaient aux pattes, où nous rencontrions des petits faisans farauds, lourds comme des poulets, et qui ne voulaient pas jouer avec nous.

Je la vis comme dans un rêve, ma petite allée, au moment où une biche la traversait haute sur ses pattes menues, les yeux grands ouverts et prête à bondir. Puis la mare, tous du même vol, levés de la plaine en une minute, pour boire à l'eau de la source et s'éclabousser de gouttelettes qui roulent sur le lustre des plumes... Il y avait au milieu de cette mare un bouquet d'aulnettes très fourré, c'est dans cet ilot que nous nous réfugiâmes. Il aurait fallu que les chiens eussent un fameux nez pour venir nous chercher là. Nous y étions depuis un moment, lorsqu'un chevreuil arriva, se traînant sur trois pattes, et laissant une trace rouge sur les mousses derrière lui. C'était si triste à voir que je cachai ma tête sous les feuilles mais j'entendais le blessé boire dans la mare en souillant, brûlé de fièvre...

Le jour tombait. Les coups de fusil s'éloignaient, devenaient plus rares. Puis tout s'éteignit. C'était fini. Alors nous revîmes tout doucement vers la plaine, pour avoir des nouvelles de notre compagnie. En passant devant la petite maison du bois, je vis quelque chose d'épouvantable.

Au rebord d'un fossé, les lièvres au poil roux, les petits lapins gris à queue blanche gisaient à côté les uns des autres. C'étaient des petites pattes jointes par la mort, qui avaient l'air de demander grâce, des yeux voilés qui semblaient pleurer ; puis des perdrix rouges, des perdreaux gris, qui avaient le fer à cheval comme mon camarade, et des jeunes de cette année qui avaient encore, comme moi, du duvet sous leurs plumes. Savez-vous rien de plus triste qu'un oiseau mort ? C'est si vivant, des ailes ! De les voir, repliées et froides, ça fait frémir... Un grand chevreuil superbe et calme paraissait endormi, sa petite langue rose dépassant la bouche comme pour lécher encore.

Et les chasseurs étaient là, penchés sur cette tuerie, comptant et tirant vers leurs carniers les pattes sanglantes, les ailes déchirées, sans respect pour toutes ces blessures fraîches. Les chiens, attachés pour la route, frônaient encore leurs babines en arrêt, comme s'ils s'apprêtaient à s'élan-cer de nouveau dans le taillis.

Oh ! pendant que le grand soleil se cou-

UN BRAVE NE MEURT PAS



Marichette. — Sors donc de sous le lit, lâche que tu es !

Mari battu. — Un homme est un homme. J'ai décidé de rester ici, et ce n'est pas une femme qui me forcera à changer d'idée.

chait là-bas, et qu'ils s'en allaient tous, harassés, allongeant leurs membres sur les mottes de terre et les sentiers humides de la rosée du soir, comme je les maudissais, comme je les détestais, hommes et bêtes, toute la bande !... Ni mon compagnon, ni moi n'avions le courage de jeter, comme à l'ordinaire, une petite note d'adieu à ce jour qui finissait.

Sur notre route, nous rencontrions de malheureuses petites bêtes, abattues par un plomb de hasard et restant là abandonnées aux fourmis des mulots, le museau plein de poussière, des pies, des hirondelles foudroyées dans leur vol, couchées sur le dos et tendant leurs petites pattes raides vers la nuit qui descendait vite comme elle fait en automne, claire, froide et mouillée. Mais le plus navrant de tout, c'était d'entendre, à la lisière du bois, au bord du pré, et là-bas dans l'oseraie de la rivière, des appels anxieux, tristes, disséminés, auxquels rien ne répondait.

THÉÂTRE ROYAL

“ True Irish Hearts, le drame qui a tenu l'affiche, au Royal, toute la semaine, a été accueilli avec enthousiasme, par des salles comblées à chaque représentation. “ True Irish Hearts ” est une vraie peinture des mœurs et du caractère de la verte Erin. Le drame est riche en situations pathétiques à tirer les larmes, comme en incidents comiques à faire tordre de rire. M. Dan McCarthy nous est revenu avec toute sa verve artistique, n'ayant perdu rien de sa vie, de sa force et de son “ wit ” irlandais.

La troupe qui seconde M. McCarthy est excellente.

Mentionnons tout spécialement M. Planagan, Mlle Hastings, Mlle Kitty Ealeman, artistes d'un mérite réel.

Charmante soubrette, Mlle Kitty Ealeman a été vivement applaudie, et dans la scène des amours a remporté un véritable triomphe.

Les danses, chants, musique et scènes de vie irlandaise, sont excellentes et bien rendues.

Somme toute, excellent drame, troupe d'artistes distingués.

N'oublions pas les représentations de cette après-midi et de ce soir. La semaine prochaine nous aurons une troupe de variétés qui fera les délices des amateurs du Royal. Cette troupe a remporté de grands succès aux États-Unis.

RIEN QU'UN POINT

Dame charitable. — Vous désirez que je vous couse quelque chose ; voyons, donnez, qu'est-ce que c'est ?

Mendiant. — Oh ! rien qu'un point, tenez, je viens de trouver un bouton, je désirerais que vous me cousiez une chemise après.

RESPECTEZ L'INNOCENCE



Patrick. — Je suppose qu'il va falloir le tuer pour nos noces d'argent.

Kate. — Tuer un pareil bijou ! Pourquoi ? Est-ce la faute de ce cochon-là si nous nous sommes mariés, il y a 25 ans ?

L'ANNÉE DE LA GRANDE SÈCHERESSE



I
Callahan.—Plus une goutte,
et j'ai encore la gorge sèche comme
un four.



II
Madame Callahan.—Vite, Pat,
sille le chien, il est à étrangler les
poules du voisin.



III
Callahan, (d'une voix craillée).—Viens-
t'en, méchante bête ! Ph.....



IV
Wh..... ph.....



V
Phwh....p....p....ph....



VI
Phwhphus....



VII
S.....s.....sel....ph....



VIII
—Appelle-le toi-même. J'ai le sifflet gelé.

LA PHILOSOPHIE DES CHATS

Non, je ne vous hais point, rafales de l'automne,
Vents tristes qui chantez votre hymne monotone
Entre la poutre et le plancher ;
Feuilles qui vous tordez en de lugubres danses,
Ni toi, dernier soupir des frêles existences,
Que l'hiver va bientôt trancher.

Mourant Automne au ciel tout gris, je t'aime encore,
Puisqu'à l'heure glacée où rien ne peut éclore
Tu rends au foyer ses feux clairs,
Et ramènes toujours, près de l'âtre rustique,
Les chats mystérieux, à tête énigmatique,
Aux grands yeux calins, doux et fiers.

L'été, hors du logis, parmi les tièdes herbes,
Les chats ont gambadé, vaillant leurs corps superbes,
Et, pendant la nuit, sur les toits,
Dans l'ombre qui convient à leurs grands bonds lubriques,
Ils vous ont fait flamber, prunelles électriques,
En miaulant leur savant patois.

Sous le squelette noir des branches dépouillées,
Vous tombez sur le sol, feuilles mortes mouillées,
Sans avoir joué même un peu,
Sans avoir, dans un gai rayon de soleil jaune,
—De l'astre moribond pauvre et suprême aumône,
Valsé votre valse d'adieu !

Il fait humide et froid, — et les chats, et les chattes,
Magiciens hier, qui battaient de leurs pattes
Le zinc et l'ardoise des toits,
Ces nocturnes rôdeurs, ces sorciers, ces sorcières,
Accroupis près de l'âtre et fermant les paupières,
Ont l'air parfaitement bourgeois.

Mais qu'un bruit imprévu vienne à se faire entendre,
Le chat qui sommeillait, insouciant et tendre,
Comme un petit baby qui dort,
Le chat tressaille, en proie à l'âpre inquiétude,
Et méfiant, troublé dans sa béatitude,
Ouvre son œil paillété d'or.

Son œil vert, net et plein de bénigne malice,
Jusqu'à l'intrus — sur un rayon lumineux — glisse
Un regard troublant et pipeur :
C'est qu'il est clairvoyant, cet œil doux et sceptique,
Où s'allume parfois un feu cabalistique
Qui vous charme — et qui vous fait peur.

En vos longs corps soyeux que votre langue lustrée,
O chats, un dieu fantasque alluma comme un lustre
D'esprit capricant et malin,
Et quand vous ronronnez, discrets, près de la flamme,
Nul ne sait si vos cœurs ne recèlent point l'âme
D'un Voltaire ou d'un Poquelin.

Sans doute, méprisant la facile façon de
Des orateurs du club et des poseurs du monde,
Vous ne daignez parler jamais,
Vous n'en pensez pas moins, — et la sottise humaine,
Entraînée au torrent de la parole vaine,
Vous tige la langue au palais.

Vous surtout, si choyés de nos folles maîtresses,
Vous, à chats du boudoir, qu'enivrent les caresses
D'une petite et blanche main,
Silencieusement, oh ! vous devez bien rire,
Si vous entr'ouvrez l'œil, — et si vous savez lire
Au grimoire du cœur humain !

LE SONGE DU BONHEUR

Le long d'une allée ombragée, un couple en ce
beau soir d'été marchait lentement : le fiancé, la
fiancée.

Derrière lui venaient deux femmes, la mère et
la "tantine" de la douce fiancée, si jolie avec
ses yeux bleus, son frais visage et ses cheveux
blonds.

A voix basse, elles parlaient, évoquant le passé
au seuil de ce lendemain, qui allait faire de leur
enfant une femme, et de se souvenir ainsi une
grande émotion faisait trembler leurs voix.

La mère d'Yvonne, veuve de bonne heure, et
sa sœur "tantine Hortense", la plus adorable
des vieilles filles, avaient passé seize ans en ex-
tase devant la mignonne blondinette, leur seul
amour ; elles l'avaient choyée, dorlotée, gâtée à
souhait.

Toutes trois, durant ces seize années, avaient
vécu étroitement unies dans la jolie villa que
l'enfant quitterait demain. Cette villa, leur uni-
vers, n'y avaient-elles pas connu toutes les dou-
ceurs et toutes les amertumes ? N'espéraient-elles
pas, pour les consoler de l'absence d'Yvonne,
avoir bientôt un frais baby qu'elles chercheraient
sous les mêmes ombrages qui avaient vu grandir
l'adorée ?

Au déchirement de la séparation prochaine, se
mélaient la joie de savoir leur Yvonne heureuse.
Elle aimait et on l'aimait, l'avenir pour elle ap-
paraissait pur de tout nuage. Tantine Hortense
était lancée, elle parlait sans trêve, et sa sœur,
comme elle emportée par le souvenir, lui donnait

la réplique. Mais dix heures sonnèrent ; ce fut la
réveil.

—Allons, chérie ! cria la tantine, nous allons
reconduire Paul jusqu'à la grille, ensuite nous
irons dormir. Il faut que demain tu sois fraîche
et rose.

A la porte de la villa Paul prit congé.

—A demain, ma mie Yvonne, dit-il en l'em-
brassant, puis ensuite à toujours !...

Dans le lointain, les douze coups de minuit re-
tentissent. Yvonne est à sa croisée. Elle rêve. Le
sommeil la fuit, elle préfère dans ce grand silence
penser à ses aspirations, à son amour, aux joies
promise...

Autour d'elle tout s'apaise. Les feuilles ne
bruisent plus, les fleurs sont closes, elles dor-
ment. L'étang ressemble à un miroir d'argent, et
l'œil clignotant des étoiles semble contempler
tendrement la jeune fille.

C'est minuit, l'heure mystérieuse et douce, le
dernier minuit que jeune fille elle entendra son-
ner.

Et sa rêverie se prolonge si longtemps que la
lune s'éteint, les étoiles disparaissent une à une,
le ciel pâlit vers l'orient, et peu à peu une bande
couleur lilas s'étend tout au bout de l'horizon.

Voici l'aube qui naît.

—Par exemple ! murmure Yvonne en sou-
riant, voilà ce qui s'appelle une veillée !

En hâte elle se couche.

—C'est bête comme tout, ajoute-t-elle en se
glissant dans ses draps, on dirait que j'ai un voile
sur la figure, je n'y vois plus ! Voilà, j'aurai pris
froid, l'air est frais le matin, et tantine qui me
défend toujours de dormir les fenêtres ouvertes ;
si elle savait que je fais tout le contraire, je ne
serais pas grondée qu'un peu !

Et, souriante, elle s'endort...

A neuf heures du matin, rien n'ayant bougé
chez Yvonne, les deux mères se décidèrent à
l'éveiller

—Paresseuse ! elle dort encore, firent-elles en
entrant dans sa chambre.

Au bruit la jeune fille s'agita.

—Paresseuse ! murmura-t-elle encore sommil-
lante, ça c'est fort, tantine ! Il ne fait pas jour !

—Pas jour ! Les deux femmes éclatèrent de rire : et ce beau soleil, tiens, regarde ?

Yvonne ouvrit tout grand ses yeux bleus.

—Mais, tantine, fit-elle avec une moue adorable, je n'y vois rien du tout !

Madame de Courcey et sa sœur jetèrent un même cri d'angoisse !

—Voyons, tu nous vois bien ?

Elles se penchaient sur l'enfant toutes tremblantes.

Yvonne étendit les bras.

—Je vous touche, je vous sens bien, dit-elle, mais je ne vous vois pas.

—Dieu du ciel, elle est aveugle !

La jeune fille s'était brusquement redressée, elle dilata ses prunelles, tourna autour de la chambre ses deux yeux sans regard maintenant, et dans un inexprimable sanglot s'écria :

—Aveugle ! je ne pourrai plus voir Paul !

—Lourd, terrible, écrasant, un long silence plana.

La première, madame de Courcey se ressaisit :

—Voyons, fit-elle, cela n'est pas possible, on ne devient pas aveugle ainsi tout d'un coup. Ce et peut être qu'un trouble passager ; le docteur, du reste, nous aura vite rassurées.

Des ordres furent aussitôt donnés, un domestique courut au village chercher le médecin.

Pendant ce temps, au chevet d'Yvonne, les deux mères, affreusement bouleversées, concentraient toutes leurs forces, tout leur courage, voulant paraître calmes, il le fallait pour que l'enfant ignorât leurs terreurs.

Elles la berçaient de paroles, câlines, lui persuadaient presque, à force de caresse, que cela n'était rien, rien du tout, et que tout à l'heure elle y verrait.

Le docteur vint, examina longuement les deux yeux bleus, puis il dit :

—Ce n'est rien, ma petite amie ; quelques lottions auront vite fait de vous rendre la vue aussi claire qu'hier, mais vous allez avoir une petite contrariété : votre guérison demandera quelque temps ; cela retardera un peu votre mariage.

Yvonne serra fiévreusement les mains du veillard.

—Vous me le promettez, j'y verrai, je ne suis point tout à fait aveugle ?

—Mais certainement, balbutia le pauvre tout ému, ayez patience, mignonne, ce ne sera rien.

—C'est la goutte sercine, dit-il tout bas aux deux femmes consternées, la guérison sera longue, difficile, impossible peut-être, je ne pouvais pas vous le cacher, mais elle, faites qu'elle ignore ; vous lui avez fait une âme si tendre que si elle savait, elle mourrait, mes pauvres amies.

—Voilà, résuma la tantine, quand le docteur fut parti, nous avons le cœur broyé, et il faut paraître gaies.

—Quel réveil, mon Dieu ! fit la mère ; aussi nous étions trop heureuses hier.

Pendant qu'un valet allait prévenir le fiancé, les deux femmes retournèrent près d'Yvonne.

Effaré à l'annonce du malheur, Paul Volney était accouru. Yvonne dormait quand il arriva. On n'osa la réveiller. Paul, penché sur le lit, contempla de longs instants la douce figure d'Yvonne, si jolie, si pâle, si désolée ; un grand combat se livrait en lui. Enfin, il prit la main de la jeune fille et partit, promettant de revenir le lendemain.

Ni la mère, ni la tante, ne se méprirent.

—Il ne l'aime pas assez pour l'épouser quand même, dirent-elles.

Et, tristement, toutes deux plièrent la robe blanche et le voile de dentelle. On les enferma avec les mignons souliers et la couronne dans une grande caisse.

Paul revint ainsi qu'il l'avait promis. Il était grave. Doucement, il s'approcha du fauteuil dans lequel Yvonne rêvait, les yeux clos, et pliant le genou devant elle :

—Ma fiancée, murmura-t-il, ma mie Yvonne, vous savez si je vous aimais ; eh bien, aujourd'hui parce que vous êtes triste, malade, je vous aime encore plus qu'hier, plus que jamais. Je vous

fais serment d'être un bon mari, voulez-vous encore devenir ma femme ?

.....
Le mariage eut lieu quinze jours après ce dénouement inattendu. Yvonne et Paul habitèrent la villa.

Une année passa ; il vint un petit enfant, une fillette blonde et rose qui avait trois mères pour l'adorer.

On espérait toujours la guérison d'Yvonne, le docteur affirmait que c'était simplement une question de jours. Combien ? On ne savait, mais l'espoir faisait le temps moins long ; c'était toujours pour demain.

Une après-midi d'été, sous une tonnelle fleurie de chèvrefeuille, Yvonne berçait dans ses bras sa jolie fillette.

Près d'elle, Paul les contemplait amoureuxment.

Madame de Courcey et la tantine s'acharnaient à tricoter des mignons chaussons de laine blanche pour la petite.

—Est-elle gentille ! dit soudain le père, elle gazouille déjà comme une petite bonne femme. C'est tout ton portrait, ma mie : tes cheveux blonds, tes yeux... Yvonne éleva le baby jusqu'à son visage, fixant sur lui ses yeux noyés de larmes joyeuses.

Puis, d'un voix que l'émotion étranglait :

—Menteur ! tu sais bien qu'elle a comme toi les yeux noirs !

À force de regarder son enfant, elle avait recouvert la vue.

LOUIS GERMONT.

TROP DE BONNES CHOSES

Chef du jury (à un juré).—Nous sommes enfermés depuis cinq heures ; nous sommes tous d'accord, sauf vous, et si vous aviez pour trente sous de bon sens, vous seriez de notre avis.

Juré.—C'est justement là la difficulté ; j'en ai pour plus de trente sous.

ENCORE UNE CATASTROPHE



Quand tout le monde avait volé au secours avec un zèle indompté



Voilà que..... Ah ! soyz donc déçus !

LE MARCHAND DE SOUFFLETS!

CONTE FANTASTIQUE

Il ne passait jamais que par des temps affreux :
En été, quand le ciel trépida sous l'orage ;
En hiver, quand la pluie et le vent faisaient rage.
Secouant, flagellant les pauvres malheureux.

Sa voix semblait la voix d'une âme agonisante.
La complainte en hémol d'un vieux chat désolé.
Un cri d'oiseau de mer dans l'espace envolé.
Un étrange soupir tout rempli d'épouvante.

On l'eût dit animé par un ressort cassé :
Des cheveux blancs tombaient sur sa face blafarde ;
Son corps osseux, et long comme une halberde.
Avait l'aspect navrant d'un corps de trépassé.

Cet homme produisait sur mon âme inquiète
Un indicible émoi fait de rage et de peur ;
Je l'avais surnommé mon oiseau de malheur.
Hou ! quand je l'entendais, j'aurais perdu la tête.

Et mon effroi, d'ailleurs, n'avait rien d'anormal.
Car dans tous les instants terribles de ma vie
Le marchand de soufflets à la face blémie,
Vint me pincer les nerfs de son cri sépulcral.

Un soir que, sanglotant près de ma mère morte,
Je criais les tourments de mon cœur déchiré,
J'aperçus tout à coup le sourire abhorré
De l'affreux "chant d'soufflets" aux vitres de la porte.

Un soir que je courais pour me jeter à l'eau,
Eperdu, tout meurtri des traits de mon amante,
Le marchand de soufflets, couché dans une pente,
Me fit tomber le front sur la croix d'un tombeau.

Le jour que je perçai d'un large coup d'épée
Mon rival triomphant, j'allai cacher bien loin
Ce crime de jaloux... Le spectre dans un coin
M'apparut, qui chantait ma sanglante équipée.

Qui donc es-tu, vieux fou, misérable manant ?
Lui dis-je en l'étouffant dans mes deux mains nerveuses ;
Démon des mauvais jours, songe des nuits affreuses,
Qui donc es-tu, réponds?... qui donc es-tu, brigand ?

Alors, son œil vitreux fixant mon œil sévère,
Les membres craquant ainsi que de vieux os,
Il ouvrit lentement sa bouche de vipère,
Et sa voix de damne fit entendre ces mots :

" Je suis le souvenir des tombes,
Le soupir du mourant, le cri de l'assassin,
Le râle du noyé, le sillement des bombes,
Le glas sinistre du tocsin.

" Je suis la croix, je suis la bière ;
Je suis le souffle de la peur ;
Je suis un chanteur de misère ;
Je suis un chanteur de malheur !

" Partout où l'on pleure, où l'on souffre,
Dans les palais, dans les chemins,
Sur la montagne et sur le gouffre,
Je passe en me tordant les mains.

" Lorsque, dans l'avenir, quelque douleur nouvelle
Te brisera le cœur et mouillera tes yeux,
Je la devancerai, la sombre, la cruelle,
En jetant aux échos mon appel anxieux.

" Et quand viendra la nuit où, étendu dans des planches,
Tu dormiras bercé par des visions blanches,
Sous les pieds des grands ifs, des roses, des bluets,
La terre s'ouvrira pour te laisser entendre
Un instant la chanson douce, plaintive et tendre,
De ton cher compagnon le marchand de soufflets."

Il disparut enfin sous forme de nuée,
Souriant et moqueur, indomptable, indompté,
Puis sa voix désolante, émue, exténuée,
Laisa tomber du ciel le mot Fatalité !...

ALBERT TROUËDE.



I
Charley. Hello, Willie ; te voilà à porter des boîtes à chapeau !

Willie. — Imagine-toi que j'ai oublié de la faire *checkers*.



II
(Une minute plus tard de : Charley.)

Willie. Tâchez d'y mettre un demi-gallon ; je suis obligé de faire le tour de Richmond et Wolfe.

PROVERBES ET DICTONS

RICHE COMME CRÉSUS. — Comme le roi de Lydie qui portait ce nom et qui possédait d'immenses trésors.

ÉCRIRE COMME UN ANGE. — Écrire à ravir, comme écrivait le seigneur *Angelo Vergèce*, un des plus habiles scribes du moyen âge.

C'EST UN PIED PLAT. — Se disait autrefois d'un homme sans naissance, et est aujourd'hui synonyme de mauvaise éducation et de trivialité.

On donne pour origine à ce proverbe l'usage où étaient autrefois les gens de qualité de porter des souliers à talon, distinction interdite au peuple et même à la bourgeoisie. Mais M. de Senancourt fait remonter beaucoup plus haut, sinon le mot lui-même, du moins son origine, et lui donne pour étymologie une cause plus rationnelle que la plus ou moins d'épaisseur d'un talon.

" Puisque les Gaulois ont été soumis aux Romains, dit-il, c'est qu'ils étaient faits pour servir, puisque les Francs ont envahi les Gaules, c'est qu'ils étaient nés pour vaincre ; conclusion frappante. Or, les Gaules ou Welches avaient les pieds fort plats, les Francs les avaient fort élevés. Les Francs méprisèrent tous ces pieds plats, ces vaineux, ces serfs, ces cultivateurs ; et maintenant que les descendants des Francs sont très-exposés à obéir aux enfants des Gaulois, un pied plat est encore un homme fait pour servir.

" Je ne me rappelle point où je lisais dernièrement qu'il n'y avait pas en France une famille

qui puisse prétendre avec quelque fondement descendre de cette horde du Nord qui prit un pays déjà pris et que ses maîtres ne savaient comment garder ; mais ces origines qui échappent à l'œil par excellence, à la science héraldique, se trouvent prouvées par le fait. Dans la foule la plus confuse on distinguera facilement les petits neveux des Seythes et tous les pieds plats reconnaîtront leur maîtres. Je ne me souviens pas des formes plus ou moins nobles de votre pied, mais je vous avertis que le mien est celui des conquérants : c'est à vous de voir si vous pouvez conserver avec moi le ton familier."

UNE QUERELLE D'ALLEMAND. — Les auteurs qui se sont occupés de l'étude des origines des proverbes sont loin d'être d'accord sur celui-ci. Les uns veulent y voir une allusion aux habitudes bryanantes et querelleuses des universités allemandes ; d'autres y veulent trouver un souvenir de l'organisation politique et sociale de la vieille Allemagne, alors que, sous les empereurs, elle se divisait en plus de trois cents gouvernements et devenait par ce fait le théâtre des luttes, de rivalités et de querelles constantes.

Mais, dit un spirituel auteur, en parlant justement de ce proverbe, " les proverbes qui font des allusions ou des comparaisons sont de ceux dont il faut le plus se délier. En tombant dans de certaines oreilles, ils portent beaucoup plus que nous le pensons et peuvent nous compromettre. Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu. A l'époque où le duel était puni de mort, un officier français fut obligé, pour échapper à la rigueur des lois, de se réfugier à Berlin. L'ambassadeur de France le recommanda au roi en le priant de lui donner un emploi dans son armée. Le grand Frédéric voulut savoir de la bouche même de cet officier dans quelles circonstances il avait tué son adversaire. — Sire, lui dit-il, je causais avec un camarade ; nous n'étions pas d'accord, et, dans la chaleur de la discussion, je lui dis qu'il n'avait pas plus de raison qu'un Suisse. Un officier suisse qui se trouvait là par hasard se tint pour offensé, il me chercha une querelle d'Allemand, et... — Décidément, monsieur, interrompit le roi, vous n'êtes pas heureux en proverbe."

Le même auteur rapporte une autre opinion au sujet

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



ABATARDISSEMENT DES ESPÈCES.

de l'origine de ce proverbe. " On trouve, dit-il, dans la *Revue historique de la noblesse* le trait suivant : — Durant les treizième et quatorzième siècles, la région montagneuse qui s'élève entre le Drac et l'Isère, vers la jonction de ces deux torrents, était presque en totalité le domaine d'une immense famille de seigneurs qui portaient tous le nom de Alleman, Vizille, Scheliennes, Uriage, Valnaveys, et les forêts de pins de Champrousse et de Chalanches, et les cimes glacées de Belledonne, étaient, de ce côté, les points principaux de leur domination ; à eux encore appartenait une partie de l'Oisans valhonnais, la rive droite de la Grèze, des châteaux sur toutes les grandes rivières qui se précipitent des hautes Alpes. Jamais souche féodale ne produisit plus de rameaux, et nulle part les membres d'une même famille ne se groupèrent autour de leur chef avec un soin plus jaloux. Tandis que dans la plupart des maisons nobiliaires la discorde, ou au moins l'indifférence, séparait les cadets des aînés, une tradition de famille, peut-être une association secrète et jurée de père en fils, retenait les Alleman dans l'affection mutuelle et dans la concorde. Les premiers-nés, nourris dans les armées, perpétuaient la famille et défendaient la patrie ; les plus jeunes, voués à la cléricature, peuplaient les presbytères et les prieurés du pays, dans le commerce et sous la protection de leurs frères. Entre tous égalité parfaite. Ils se mariaient entre eux, jugeaient entre eux leur différends, et, en toute circonstance, se prétaient les uns aux autres un infailible appui. Malheur à l'imprudent voisin qui eût troublé, dans son héritage ou dans son honneur, le plus humble des Alleman ! Sur la plainte de l'offensé, un conseil de famille était réuni, la guerre votée par acclamation, et l'on voyait bientôt déboucher dans la plaine de Grenoble les bandes armées que guidaient au château de l'oppresser les bannières d'Uriage et de Valhonnais."

La certitude d'être ainsi soutenu devait assurément rendre ces fiers seigneurs d'autant plus irascibles, et il est permis de supposer qu'au moindre prétexte, à la plus légère occasion, ils n'hésitaient pas à chercher à leurs voisins une prompte querelle, en un mot une querelle... d'Alleman.

FERRER LA MULE.—Faire des profits illicites.—Les servantes appellent *fause du panier* les profits qu'elles font à *ferrer la mule*.—On appelle parmi les valets *fause du panier* les ferrements de la mule, les vols qu'ils font à leurs maîtres sur les denrées qu'ils achètent au marché.

SOUS UN AUTRE NOM



EN PLEINE MER

Madame Joliette. Tu as le mal de mer, je crois, cher ?
Monsieur Joliette. Pas la miette. C'est ma vieille dyspepsie qui n'a repris tout d'un coup.

LA DIFFÉRENCE ENTRE MON CHIEN / TON CHIEN



M. Gordon Setter. — Votre infernal de chien aboie toute la nuit : c'est insupportable.
M. Pouter. — Mais le vôtre aussi.
M. Gordon Setter. — Je suis accoutumé au mien.

Deux origines sont assignées à ce proverbe. Certains auteurs le font remonter à Vespasien. Ils s'appuient sur l'aventure que Suétone raconte en ces termes : — "Ayant vu dans ces voyages son muletier s'arrêter brusquement pour faire *ferrer ses mules*, et le soupçonnant d'avoir voulu donner ainsi à un plaideur dont ils avaient fait la rencontre le temps de lui parler affaire, Vespasien lui demanda combien il avait reçu pour les fers et il se fit payer une partie de la somme." L'opinion ne fait remonter le proverbe qu'à l'époque de notre histoire où les conseillers du parlement de Paris avaient coutume de se servir de mules pour se rendre aux séances.—Les valets, disaient-ils, chargés de garder les mules, avaient coutume d'abréger l'ennui de leur longue attente et les intempéries des saisons par le vin et le jeu. Or leurs gages n'eussent pu y suffire, s'ils n'avaient imaginé de lever un impôt sur leurs maîtres, en leur comptant pour leur mule autant de ferrements imaginaires que possible.

Cette dernière origine nous semble plus en harmonie que la première avec le sens actuel du proverbe.

PIER COMME UN ÉCOTTAIS.—Bien que comme tous les peuples montagnards les Écossais soient fiers et belliqueux, ce n'est pas seulement leur légitime orgueil national auquel il est fait allusion ici. En disant *fier comme un Écossais*, on entend rappeler ces archers de la garde écossaise fondée par Louis XI et si célèbres sous ses successeurs par leur dévouement, leur fidélité et le juste orgueil que leur inspirait la pensée qu'ils étaient la plus ancienne des quatre compagnies qui formaient la garde de nos rois.

MANGER DE LA VACHE ENRAGÉE.—Dans tous les pays civilisés des ordonnances de police prohibent la vente comme aliment de la chair des animaux morts d'épizootie ou qui ont été mordus par un chien enragé ; partout aussi le pauvre, habituellement privé de l'usage de la viande et avide de s'en délecter à tout prix, méprise ces sages règlements, et, au risque de compromettre sa santé, achète et mange tout ce qu'on veut bien lui vendre sous ce nom, pourvu que ce soit à bon marché. De là, pour signifier mal nourri, forcé de vivre de privation, on a dit : *manger de la vache enragée*.

Mais ce proverbe se dit encore et plus souvent par extension des épreuves de tout genre qui, dans le cours de la vie, doivent fortifier l'esprit ou grandir le courage. "Oh ! tendres mères, ajoutez une des femmes les plus spirituelles de notre époque ; défiez-vous des méthodes faciles ; les méthodes faciles font les cerveaux paresseux, les cerveaux paresseux font les sots ; aimez vos

enfants, accablez-les de caresses, gâtez-les, donnez-leur mille jouissances, mais ne supprimez point pour eux les difficultés de la vie ; surveillez-les beaucoup, ne les aidez pas trop, empêchez-les de se casser le cou, mais laissez-les se casser la tête contre les obstacles de l'étude ; laissez-les se tourmenter, se décourager, se tromper, s'interroger, se juger, se tromper encore, s'exercer enfin ; épargnez-leur tous les chagrins du cœur, si vous le voulez, si vous le pouvez, mais ne leur épargnez jamais les angoisses de l'intelligence ; bourrez-les de friandises, de gâteaux, de dragées, de confitures, mais ne supprimez jamais de leur ordinaire ce mets généreux qui donne la force et le courage, ce plat merveilleux qui change les ingénus en Ulysses et les patrons en Achilles, cette ambrosie amère qui fait les demi-dieux, cet aliment suprême dont se nourrissent, dès l'enfance, les grands industriels, les grands guerriers et les grands génies : *la vache enragée*.

"Si vous consultiez l'histoire gastronomique des hommes célèbres de notre époque, vous seriez étonnés de la consommation effrayante que ces illustres personnages ont faite de ce bétail privilégié. Un vieux professeur disait qu'un homme qui n'avait point mangé de la vache enragée n'était qu'une poule mouillée. L'image est un peu tourmentée : un homme qui ne sera jamais qu'une poule parce qu'il n'a pas mangé de la vache enragée, c'est assez mauvais comme style, mais comme pensée, c'est bien profond.

"Servez donc souvent ce méchant plat sur la table de la famille, ou, si quelqu'un vient l'y poser malgré vous, ayez du moins le courage de ne pas le faire emporter."

FAIRE LA MOUCHE DU COCHE.—Ce proverbe qui signifie faire l'empressé, l'officieux, se mêler de tout et à tout, et s'attribuer ensuite le mérite d'un succès auquel on n'a contribué en rien, tire son origine d'une des fables de la Fontaine intitulée *le Coche et la mouche*. A défaut de pouvoir la citer ici tout entière, en voici du moins la morale :

"Ainsi certaines gens faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires,
Et font partout les nécessaires,
Et partout importuns devraient être chassés."

LES TROPHÉES DE MILTIADE M'EMPECHENT DE DORMIR.—Allusion à la rivalité incessante entre Miltiade et Thémistocle ; rivalité si violente chez ce dernier, qu'elle le faisait soupirer au milieu des gloires, des triomphes et des pompes de la faveur populaire. Un ami l'interroge sur cette tristesse : — *Les trophées de Miltiade m'empêchent de dormir*, s'écrie-t-il en tressaillant.

LES ANNONCES DU SAMEDI



ON DEMANDE : Un associé permanent pour un commerce agréable.

VOUS SAVEZ, C'EST DE TOUT CŒUR.



(SOUVÉE CHEZ L'HON. M. DE LAHAUTEGOMME.)

Valet annonçant : " Monsieur et Madame Poilauxpattes ! "
Monsieur Poilauxpattes, que M. de Lahautegomme a forcé Madame à inviter pour des raisons financières. — Ma belle petite Dame, comment va ? Comment va ?

LA PHOTOGRAPHIE

Comme on discutait entre gens sérieux des inventions modernes et des merveilleuses applications de la science, Jacques Beaufranc, un grand garçon brun, à la physionomie plus souriante qu'il ne sied à un professeur de mathématiques, sollicité de dire à son tour quel était à son avis la plus utile découverte de l'esprit humain, se prit à rire :

— Quoi ! vous osez prétendre, dit-il, que les plus profitables trouvailles des chercheurs modernes sont la vapeur, les explosifs, l'électricité, que sais-je ! Comme si c'était un plaisir de voyager si vite qu'on ne peut jouir des paysages traversés, de parler dans un téléphone à une personne dont on ne voit pas le nez, ou d'avoir les dents enlevées même sans douleur, par un boulet venu Dieu sait d'où ! En vérité, pour des gens réputés sages, vous êtes bien fous !

Comme ces paradoxes du jeune professeur amenaient un sourire mal retenu sur les lèvres de ses amis, Jacques Beaufranc continua imperturbable :

— Mais oui, les inventions ne valent qu'en raison directe du bonheur qu'elles nous procurent. C'est pourquoi je trouve absurdes vos chemins de fer, odieux vos canons, monstrueuse votre dynamite. D'ailleurs il n'y a pour moi qu'une découverte moderne louable sans restriction, une science qui est aussi un art...

— Et c'est ?

— La photographie.

Ce fut un grand éclat de rire. Décidément, ce Beaufranc n'avait pas son pareil pour blaguer à froid. Cependant, avec un slegme étonnant, le jeune professeur continuait :

— Oui, la photographie qui ne fait de mal à personne et du bien à beaucoup, qui fait revivre au foyer du fils, immortels comme leur souvenir, les traits chéris des parents disparus, qui console de l'absence des êtres aimés, et à laquelle d'ailleurs je dois mon mariage.

Il se fit un grand silence de curiosité.

— Voilà, j'avais acheté, sitôt qu'ils parurent, un de ces appareils de photographie instantanée, gros tout au plus comme un réveille-matin, légers et portatifs. Vous dissimulez votre appareil sous votre bras, dans votre gilet, peu importe ; au

moment voulu, vous appuyez sur un bouton, et tout ce qui est devant votre objectif se trouve gravé sur la plaque *in æternum*. Que de fois j'ai stupéfié des gens qui me voyaient pour la première fois en leur montrant leur portrait très ressemblant, très naturel et dénué de l'air de contrainte habituel aux photographies posées dans l'atelier ! Que de fois j'ai opposé à des dénégations d'élèves punis criant à l'injustice leur photographie au moment où, le bras levé, ils me lançaient une boule de papier mâché ! Mais j'arrive à mon mariage.

Je débutais dans le professorat au collège d'Ambleville et j'habitais un petit appartement au premier étage. Vis-à-vis de ma maison, de larges panonceaux dorés annonçaient l'étude de Me Pradoux, le notaire, aujourd'hui mon beau-père. Au-dessus des bureaux, la fenêtre de son cabinet de travail ouvrait en face de la mienne, et à travers la rue très étroite je pouvais voir comme chez moi tout ce qui se passait chez mon voisin. Or, dès le premier jour, je n'y vis guère qu'une chose, sa fille, mademoiselle Valentine ; elle allait et venait dans la maison, vaquant à tous les soins du ménage, car Me Pradoux était veuf, animant de son rire argentin et de sa gaieté franche cet intérieur paperassier, vraiment adorable — excusez ce panegyrique de ma femme — dans l'éclat merveilleux de ses dix-huit printemps. Sa première apparition fut pour moi un coup de foudre, ce coup de foudre que les psychologues nient seulement parce qu'ils ne l'ont jamais ressenti.

Hélas ! dès le premier jour aussi cet amour insurmontable m'apparut ce qu'il était, fou, insensé, irréalisable et voué à de perpétuelles douleurs. Me Pradoux était riche, très riche, et je n'avais en regard de ses écus que de maigres diplômes et des appointements plus maigres encore. Aussi m'étais-je renfermé dans mon amour silencieux comme dans un sanctuaire, me contentant de regarder tristement dans une adoration naïve et discrète mademoiselle Valentine. Un jour, l'idée audacieuse me vint de la photographier instantanément, à son insu, et de conserver du moins son image ; j'apportai mon petit appareil sur la fenêtre et, négligemment, sans ostentation, je photographiai ma jolie voisine à l'instant précis où elle embrassait son père ; une autre fois, je la saisis pendant qu'elle arrosait

des fleurs à sa fenêtre. Bref, au bout d'un mois, j'avais une galerie originale, un vrai musée de portraits de ma bien-aimée. Avec elle s'étaient trouvées fixées sur mes plaques une quantité de personnes qui lui parlaient ou qui se trouvaient avec elle dans le cabinet de son père au moment de mon opération, et bien souvent je feuilletais en cachette, heureux et triste à la fois, cette collection précieuse où m'apparaissait, également belle de face ou de profil, soucieuse ou gaie, mon idéale voisine.

Un jour, je ne vis plus mademoiselle Valentine et j'appris qu'elle était malade ; puis, dans la semaine qui suivit, une autre rumeur, grosse de conséquences, parvint jusqu'à moi. Me Pradoux était ou allait être ruiné à fond par un banquier de réputation douteuse dont il avait risqué et perdu la fortune en mauvaises spéculations. On parlait même de poursuites correctionnelles possibles. Le procès devait venir d'abord au tribunal civil. Je me rendis à l'audience.

Me Pradoux avait l'air triste, très abattu, et cependant son visage reflétait l'innocence et la probité. J'entendis tour à tour avec une anxiété douloureuse le père de mademoiselle Valentine, le plaignant et les avocats. L'affaire se résumait en deux mots. Le banquier avait confié une grosse liasse de valeurs à Me Pradoux, il prétendait que celui-ci ne les lui avait pas rendues. Me Pradoux affirmait au contraire qu'il les lui avait restituées de main à main dans son cabinet. M. Mouquero, le banquier, niait jusqu'à cette visite. Pas de témoins, mademoiselle Valentine étant malade, et d'ailleurs son témoignage filial étant juridiquement sans valeur.

Les débats allaient être clos, probablement par la condamnation de Me Pradoux, quand son adversaire se détourna vers le public avec un regard de triomphe. Immédiatement je reconnus cette tête pour l'avoir vue souvent. Mais où ? Je sentais qu'il y avait là une question d'une importance capitale... Soudain la lumière se fit dans mon esprit. Cette figure-là était enregistrée sur une des nombreuses photographies instantanées du cabinet de mon voisin que j'avais prises de ma fenêtre. Mais alors, M. Mouquero était bien allé chez le notaire.

Cette visite qu'il niait, il l'avait faite, et le tribunal devait le savoir. Je m'élançai vers l'avocat de Me Pradoux, je lui dis en deux mots l'histoire, et dix minutes après j'arrivais essoufflé devant le tribunal, agitant une photographie... Il n'y avait pas à s'y tromper, la ressemblance était frappante. Me Pradoux, appuyé d'une main sur le rebord de sa fenêtre, remettait de l'autre main une liasse de papiers à M. Mouquero...

Vous devinez aisément la suite. Le tribunal remit à huitaine un jugement qu'il dut prononcer par défaut, l'honnête Mouquero ayant mis la frontière belge entre la justice et lui, et Me Pradoux invitait le soir même son sauveur providentiel à dîner.

Mademoiselle Valentine, encore souffrante, plus jolie encore dans sa pâleur de convalescente, se précipita vers moi.

— Vous avez sauvé la fortune et, qui plus est, l'honneur de mon père, dit-elle, en m'étreignant les mains. Rien, absolument rien, ne pourra vous témoigner suffisamment notre reconnaissance...

— Mais si, interrompis-je, mais si.

Et, décidé à tout, j'entraînai Me Pradoux dans son cabinet, je lui racontai le secret de ces photographies et mon amour et mes espérances... J'abrégé : deux mois après nous étions mariés.

Jacques Beaufranc s'était arrêté et promenait un regard satisfait sur ses amis ébahis.

— Voilà, acheva-t-il sentencieusement, comment la photographie fait des mariages...

— Instantanés, continua un loustic.

FERNAND DE FLEURY.

LES CHÈQUES A PAPA

Maman. — Mes enfants, il ne faut pas ennuyer votre père cette saison pour aller au théâtre ou au bal. Les finances sont en mauvais état. J'ai regardé dans son livre de chèques, hier, et il ne lui en reste plus qu'un.

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Les sapeurs étaient précédés par une ligne de tirailleurs qui devait les protéger en attirant l'attention de l'ennemi et en l'inquiétant par un feu nourri.

Ce fut dans un bel ordre que la horde de bandits prit le chemin de la grotte.

Ce fut avec un véritable entrain que l'attaque commença.

Aux premiers coups de feu tirés par les pirates, mademoiselle d'Éragny, Conception, et Pamela étaient accourues à l'entrée du souterrain.

Blanche interrogea Sans-Nez,

—Que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle toute tremblant d'anxiété.

—Il n'y a rien d'extraordinaire, mademoiselle, répondit le Parisien de l'air le plus tranquille.

—Il y a seulement que les pirates se ravissent et prétendent rentrer de vive force dans leur domicile.

—Ils n'y rentreront pas ! s'écria la jeune fille avec une subite impétuosité.

—Il faut combattre !

—Je me défendrai jusqu'à la mort plutôt que de retomber entre les mains de pareils misérables.

L'énergie et l'élan de la jeune fille firent plaisir à Sans-Nez.

Il ne s'attendait pas à autant de résolution de la part d'une enfant si peu habituée aux dangers du désert américain.

—Je vous jure que nous nous défendrons ! dit-il.

Et si, comme je l'espère maintenant, vous êtes femme à nous aider, nous donnerons du fil à retordre, à messieurs les pirates.

Complétez sur ma volonté, fit résolument mademoiselle d'Éragny en tendant les mains à Sans-Nez et à Tomaho.

Puis, comme les coups de fusil redoublaient au dehors et que les balles venaient s'aplatir ou ricocher sur les roches de la barricade, elle ajouta :

—Préparons-nous.

—Ils approchent.

Enchantés de voir la fille du colonel d'Éragny dans des dispositions aussi belliqueuses, Tomaho et Sans-Nez se préparèrent activement à la défense.

Ils rassemblèrent les fusils et les munitions abandonnés par les pirates au moment de leur déroute.

Toutes les armes furent chargées et disposées à portée de la main de chaque tireur.

Le géant muni de son canon portatif, se plaça à une meurtrière.

Sans-Nez se posta à une autre.

Et mademoiselle d'Éragny, les imitant, se saisit d'une carabine et choisit sa place de combat.

Conception, quelque peu effrayée, se rapprocha de Tomaho et se mit en mesure de faire le coup de feu.

Quand à Pamela, elle était depuis longtemps auprès de Sans-Nez, le fusil à la main lui demandant des conseils et parfaitement déterminée à faire tout son possible pour tuer ses anciens clients.

Bientôt le moment de riposter au feu des pirates arriva.

Les éclaireurs de Galloni n'étaient pas à plus de cent mètres, et de temps en temps on

pouvait apercevoir quelques imprudents qui négligeaient de se cacher.

Ce fut Tomaho qui fit feu le premier sur deux pirates qui eurent l'imprudencence de se montrer entre deux roches.

La détonation ébranla toute la caverne.

Les deux hommes tombèrent.

Le géant avait mis une douzaine de balles de calibre ordinaire dans son énorme canadière.

Il tira à mitraille.

Les pirates durent penser que les assiégés avaient du canon.

Sans-Nez muni de sa carabine à répétition ; avec dix-huit balles dans la crosse, ne tarda pas à imiter Tomaho.

Il tira trois fois et trois bandits tombèrent pour ne plus se relever.

Mademoiselle d'Éragny, l'œil enflammé et transportée d'une fiévreuse ardeur, faisait le coup de fusil avec une merveilleuse assurance.

Plusieurs de ses balles portèrent.

Sans-Nez était enchanté.

Il lui prodiguait les compliments et les encouragements.

—Vous êtes un vrai trappeur ! disait-il dans son enthousiasme.

—Le coup d'œil est sûr.

—Quand le sang-froid sera venu vous ferez mouche à cent pas.

De son côté, Pamela usait beaucoup de cartouches, mais elle ne réussissait qu'à faire du bruit et de la fumée.

Sans-Nez, qui la surveillait, sacrifia et jurait à chaque balle perdue.

—Tonnerre de Tonnerre ! disait-il moitié riant moitié colère.

On ne tire pas comme ça !

Au dehors, les pirates commençaient à reculer.

Ils avaient vu tomber plusieurs tirailleurs, et ils voyaient clairement qu'ils ne forceraient pas facilement l'entrée de la grotte.

Galloni, voyant ses éclaireurs se replier à la hâte, poussait d'inutiles : *En avant !*

C'était à reculons que l'on marchait.

Il tenta, aussi inutilement, de les encourager par des flatteries.

Rien ne put décider les pirates à faire un pas du plus.

Galloni voyait son plan d'attaque échouer misérablement.

—Eh bien ! s'écria-t-il, moi, j'ai trouvé le moyen de nous venger des trappeurs sans risquer la vie d'un seul homme.

Cette déclaration émise avec assurance fit dresser l'oreille aux pirates.

Ils n'osaient pas y croire ; mais la curiosité était vivement excitée.

—S'il pouvait dire vrai, pensaient-ils tous.

—Voici mon projet, reprit Galloni.

—Nous allons creuser cinq mines sur la croûte de roche et de terre qui forme dôme au-dessus de la grotte.

—Nous ferons facilement sauter cette voûte qui paraît si solide.

—Elle s'effondrera et les trappeurs seront infailliblement engloutis sous ses débris.

Cette nouvelle idée eut un plein succès.

Elle fut immédiatement adoptée.

Et cela se comprend.

Il valait mieux faire un peu de terrassement que d'affronter le feu de ceux que l'on venait d'attaquer si inutilement.

Les balles des trappeurs ne pouvaient atteindre les travailleurs, et les trous de mines seraient creusés facilement et en toute sécurité.

Sans plus tarder, les pirates se mirent à la besogne.

Tous piochèrent avec ardeur.

Ils tenaient un sûr moyen de vengeance.

Ils voulaient en user au plus vite, craignant sans doute qu'il ne leur échappât.

Galloni est alors au milieu de ses hommes.

Il n'y a plus de balles à redouter ; pourquoi ne serait-il pas à son poste ?

Il a d'ailleurs repris tout son empire sur les pirates.

Ses commandements sont lancés avec une parfaite assurance, et on lui obéit, pour le moment, avec une entière soumission.

Tous les bandits creusent et minent avec un admirable entrain.

Galloni va et vient avec une activité sans pareille.

Il est partout, surveille tout, pense à tout.

Il n'a commis qu'une négligence, un simple oubli.

Il n'a pas pensé à faire surveiller et garder l'entrée de la grotte.

Pour un si habile capitaine, c'est une faute impardonnable.

Quand on a des trappeurs à combattre, il il ne faut rien oublier.

Tomaho et Sans-Nez ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils n'étaient pas surveillés, et ils ne savent à quoi attribuer la brusque et complète disparition des pirates.

Était-ce peur ou ruse ?

Sans-Nez voulait s'en assurer en risquant une reconnaissance.

Tomaho préférerait attendre les événements.

Il y eut commencement de discussion.

Mais au moment où le raisonnement du Parisien allait triompher, le géant commanda le silence d'un geste.

Il prêta l'oreille.

On entendit alors très distinctement des coups sourds paraissant venir d'en haut.

Tomaho écouta avec plus attention.

—Les vautours pâles creusent dans la voûte, dit-il.

—Bon ! s'écria Sans-Nez.

—Ils ont le temps de piocher pour percer un toit aussi solide.

J'ai bien envie de les voir travailler.

—Je comprends maintenant.

—Il ont abandonné l'attaque de notre barricade qui leur a paru trop bien défendue ; il leur est venu une autre idée et ils s'empressent de la mettre en pratique sans songer à nous garder.

—Quels imbéciles que ces pirates !

—Allons les voir un peu.

—Viens-tu, Cacique ?

—Je ne veux pas contrarier mon frère, dit Tomaho.

Et il déplaça une roche aussi facilement qu'un maçon eût manié un moellon.

Sans-Nez se faufila le premier par l'ouverture.

Tomaho le suivit après avoir recommandé aux femmes de ne pas se laisser surprendre.

Avec toutes les précautions possibles, rampant et se dissimulant derrière les rochers et les touffes d'arbustes, nos deux braves compagnons arrivèrent à cinquante pas d'un point où une trentaine de pirates travaillaient activement à creuser une mine.

Ils suivirent l'opération pendant quelques minutes, cherchant à en deviner le but.

Ils s'aperçurent que le même travail s'exécutait sur cinq points différents.

Sans-Nez s'approcha de Tomaho qui se baissa et tendit l'oreille.

—Je crois les comprendre, dit tout bas le Parisien.

—Ils veulent faire effondrer la voûte du souterrain et nous écraser sous les débris.

—Mais nous verrons bien.

—En attendant, choisissons le moment favorable et envoyons quelques balles à ces brigands en manière d'adieu.

—Quand je serai prêt, je parlerai.

En ce moment une voix lança divers commandements sur un ton singulièrement élevé.

Un homme circulait parmi les pirates, s'agitant et gesticulant avec une animation que rien ne paraissait motiver.

C'était Galloni qui faisait la bravache et le fanfaron.

— Vous voyez, criait-il, que je ne mérite pas vos reproches.

— Ne suis-je pas au milieu de vous, sur le terrain de la lutte ?

— Quand il s'agit de diriger des travaux de mine, ma place est à côté de mes sapeurs ; quand il faut commander dans une bataille, le chef doit choisir une position qui lui permette de suivre une position qui lui permette de suivre la lutte dans ses détails et de la diriger dans son ensemble.

— Voyez ce que vaut la science militaire de votre capitaine.

— Avant une heure, les trappeurs seront écrasés ou prisonniers."

Soudain Galloni fut interrompu.

Une voix cria :

— Fais-toi donc, imbécile !

— Ils sont plus près de toi que tu ne penses.

— Gare à la bombe !"

C'était la voix de Sans-Nez, qui n'avait pu s'empêcher de répondre aux fanfaronnades de l'Italien hâbleur.

Et l'action succédant immédiatement à l'avertissement, le Parisien envoya dans le groupe des pirates les dix-huit balles de son fusil à répétition.

Tomaho, qui avait chargé son canon à mitraille, suivit fidèlement l'exemple.

L'effet de ces détonations fit un effet terrible sur les pirates.

Plusieurs tombèrent.

Les autres se dispersèrent en désordre.

Quant à Galloni, il s'était jeté à plat ventre à la première détonation.

La face à moitié enfoncée dans la terre fraîchement remuée, il ne faisait pas un mouvement.

Pourtant il n'était pas tué ni même blessé.

Il craignait, en se relevant, de servir de cible à une nouvelle décharge.

Cependant les pirates couraient çà et là, poussant des cris de terreur.

Ils ne savaient trop par où fuir, n'ayant point vu de quel côté venait le danger.

Les plus avisés s'abritèrent derrière les rochers, tandis que les autres tournaient sur eux-mêmes sans prendre de détermination.

Quelques-uns, se précipitant sur leurs fusils, firent feu au hasard. Alors le reste de la bande s'imagina que les trappeurs continuaient l'attaque.

Ils étaient dans une complète terreur.

Tomaho et Sans-Nez ne pensaient même pas à une seconde décharge.

Ils ne songeaient qu'à regagner la grotte, et ils détalèrent au plus vite, n'étant pas assez fous pour engager un combat disproportionné.

L'un des pirates les aperçut fuyant.

Il cria :

— Ils ne sont que deux.

— C'est le géant et un autre trappeur.

— Il se sauvent du côté du souterrain."

Ces paroles eurent le don de rendre la vie à Galloni.

Il se leva vivement et prit un air courroucé, indigné.

— Encore des lâchetés ! dit-il avec un méprisable aplomb.

— Allons ! cinquante hommes avec leurs carabines.

— Que l'on pousse les trappeurs et que l'on garde l'entrée de la grotte.

Les cinquante hommes furent réunis et dirigés vers le souterrain.

Galloni leur adressa une dernière recommandation.

— Exécutez un feu nourri sur la barricade, dit-il.

— Vous occuperez l'ennemi et détournerez son attention pendant que nous achèverons les fourneaux de mine.

Cet ordre donné, Galloni ressembla ses travailleurs et les envoya continuer leurs terrassements.

Au bout d'une heure, tout se trouva prêt. Les mines étaient fortement chargées.

Une mèche très-courte communiquait avec l'un des fourneaux, qui, lui-même, se reliait aux autres par des traînées de poudre.

Cette disposition devait déterminer l'explosion de toutes les mines en même temps.

Galloni, au dernier moment, trouva la mèche trop longue.

Il la fit couper.

Et comme les pirates parlaient d'imprudences, il leur dit :

— Les explosions doivent avoir lieu sans aucun retard.

— Le géant Tomaho est renommé pour sa bravoure, et je le crois capable de venir couper la mèche, si elle était trop longue.

— Cet homme est d'une force extraordinaire, et son audace dépasse toute croyance.

Evidemment la peur troublait les idées du capitaine.

Il signalait un danger impossible et rien ne pouvait justifier ses craintes ridicules.

Il devait bientôt avoir à se repentir de ses folles terreurs.

Ayant désigné un homme pour mettre le feu à la mèche :

Je la trouve trop courte, dit le pirate.

— Allumez vous-même."

Galloni s'adressa à un second, à un troisième, même réponse lui fut faite.

Pas un homme ne voulait se charger d'une mission qu'il considérait comme extrêmement dangereuse.

La situation devenait impossible.

Une voix cria :

— Que le capitaine mette le feu lui-même !

— C'est lui qui a voulu une mèche trop courte."

A cette proposition, Galloni pâlit et recula.

Mais les bandits, prit d'une résolution subite se jetèrent sur leur chef, lui arrachèrent ses armes, et vingt carabines le menaçèrent.

— Si tu bouges, nous tirons crièrent les pirates.

Et l'un d'eux plus déterminés que les autres, ajouta :

Nous allons nous reculer à bonne distance.

— Quand nous serons en sûreté, nous te crierons :

— *Fra !*

— Si tu fais un pas pour t'enfuir, si tu n'obéis pas, nous te fusillons !

Atterré et tremblant, le vaillant capitaine fut bien forcé de se conformer à une volonté aussi énergiquement exprimée.

Les pirates s'éloignèrent lentement.

Quand ils se crurent à une assez grande distance, ils commandèrent :

— Feu !

Galloni hésitait encore.

L'oreille basse et les mains pendantes, il restait là immobile et consterné.

— Feu ?

— Feu donc ! répétèrent tout d'une voix les pirates.

Et comme ils n'obtenaient aucun résultat, ils s'imaginèrent d'ajouter :

— Allume !

— Vite ! Voici Tomaho !... Les trappeurs !... Alerte !"

Cet avertissement produisit sur Galloni l'effet d'une décharge électrique.

Il tressauta, regarda vivement derrière lui mit le feu à la mèche et se sauva à toutes jambes.

Il ne s'était pas éloigné de quarante pas quand plusieurs détonations sourdes firent trembler le sol sous ses pieds.

La secousse le renversa.

Des débris de rochers et une quantité de terre s'élevèrent à de grandes hauteurs, pour retomber avec des bruits terrifiants.

Les mines avaient complètement réussi.

La voûte du souterrain était effondrée de toutes parts.

Le sol de la coline avait baissé et formait un vaste entonnoir assez semblable à un cratère de volcan éteint.

D'énormes masses de rochers brusquement déplacés roulaient avec fracas le long des pentes nouvellement formées, s'amoncelaient sur certains points, ou étaient précipitées jusqu'au centre de l'effondrement.

Le palais des pirates était anéanti.

Dès qu'il n'entendit plus tomber aucun débris Galloni se releva étonné de se trouver encore vivant.

La chance l'avait favorisé.

Pas une blessure.

Pas une contusion.

Après s'être tâté avec inquiétude, il courut vers ses bandits en criant :

— Victoire !

— Ils sont tous écrasés !"

Mais ses cris de joies furent brusquement interrompus.

Le brave capitaine était à dix pas de ses hommes, quand il s'arrêta tout à coup et se jeta à plat ventre.

Il était grand temps.

Vingt détonations retentirent et une volée de balles siffla au dessus de lui.

Quelques pirates tombèrent.

Une décharge était faite par le colonel d'Eragny et sa troupe, parvenus à portée de fusil des pirates, quelques secondes après l'explosion des mines.

Chacun avait compris l'effrayante et irréparable catastrophe.

La terrible réalité apparut dans toute son horreur.

Le colonel d'Eragny fou de douleur et de désespoir, sauta à cheval et s'élança dans la direction des pirates en criant :

— En avant !

— A mort !

— A mort les bandits !"

Les squatters obéirent à l'impulsion.

Ils sautèrent sur leurs chevaux tout selés et suivirent le colonel.

Tête-de-Bison et Bouléreau échangèrent un regard significatif.

— C'est de la folie ! dit Grandmoreau.

— Nous allons nous faire tuer inutilement.

Un sourire de parfaite résignation éclaira la bonne figure de Bouléreau.

Et, circonstance grave, l'éternel fumeur ôta de sa bouche sa pipe toute allumée.

Il allait donc prononcer quelque solennelle parole.

— Ma vieille Tête-de-Bison, lui dit-il, vous êtes dans le vrai.

— Nous sommes parfaitement sûrs de notre affaire.

— Et je ne donnerais pas une pipe vide de ma propre peau.

— Mais nous ne pouvons abandonner nos amis.

— Marchons !

— On ne meurt qu'une fois."

Ces réflexions faites avec sa bonhomie habituelle, Bouléreau se remit à sucer précipitamment le tuyau de sa pipe, comme s'il voulait regagner le temps perdu.

Grandmoreau répondit au squatter par un seul mot :

— Marchons !

Mais il prononça ce mot avec un accent de rage furieuse et concentrée.

Il ne pouvait admettre, lui, vieux trappeur, que l'on commît une imprudence aussi ridicule.

Il se moquait de la mort.

Mais il ne voulait pas se faire fusiller bêtement par une bande de brigands.

Bouléreau devina les pensées qui agitaient le Trappeur.

—Pas encore, lui dit-il.

« Conservons tout notre sang-froid.

« Nous trouverons peut-être le moyen de leur jouer un de ces tours qui me plaisent tant.

Cet espoir du squatter fit sourire Grandmoreau.

—Fou! dit-il.

Les deux hommes échangèrent silencieusement une poignée de main.

Puis ils s'élançèrent en selle et rejoignirent leurs amis.

On ne trouve qu'au désert, dans la vie sauvage, cette froide bravoure, ce calme inaltérable en face du danger, cette belle et touchante résignation devant la mort.

.....
Comme on l'a vu, M. d'Éragny et sa petite troupe arrivèrent en face des pirates quelques instants après les explosions.

Les chevaux avaient, sous l'éperon, fourni une course extraordinairement rapide.

Surpris au milieu du trouble causé par l'effondrement de la grotte, les pirates ne songèrent pas à riposter à la fusillade des squatters.

Ils se replièrent dans la direction de cette entonnoir formé par le souterrain anéanti.

Une fois dans les roches, ils parvinrent à se rallier et commencèrent une fusillade nourrie.

Mais ils manquaient de sang-froid, et leurs balles ne portaient pas.

Le feu des squatters était au contraire parfaitement dirigé.

Les pirates, voyant tomber plusieurs des leurs continuèrent à battre en retraite dans toutes les directions.

Ils allaient de roche en roche, se montrant le moins possible et envoyant leurs coups de fusil à toute volée.

Soit hasard, soit calcul, ils manœuvrèrent de telle sorte que la petite troupe de M. d'Éragny se trouva engagée au milieu des décombres, et qu'elle dut se retrancher dans l'amas de rochers qui se trouvait au centre même de la grotte écroulée.

Les squatters s'installèrent du mieux qu'ils purent dans ce fond, et se dissimulèrent le plus possible derrière les énormes blocs de pierre amoncelés en désordre.

La position était des plus mauvaises, mais il fallait s'y maintenir à tout prix.

Les pirates s'étaient disséminés tout autour de cette effondrement qui avait été leur palais, et ils formaient une ligne de blocus que dix hommes ne pouvaient songer à forcer sous le feu concentrique de cent cinquante carabines.

M. d'Éragny, le fusil à la main, errait dans les décombres.

Il fouillait chaque trou, pénétrait dans les crevasses, sous les rochers.

Le malheureux père cherchait sa fille.

Il n'avait plus l'espoir de la retrouver vivante, mais il voulait en acquérir la preuve tout en redoutant une certitude à cet égard.

Enfin, brisé par la fatigue et l'émotion, il rejoignit Grandmoreau et Bouléreau.

Ses recherches avaient été inutiles.

—Rien!... dit-il avec accablement.

« Je n'aurai pas la triste satisfaction de retrouver le corps de mon enfant.

—Je comprends vos douleurs, fit Grandmoreau.

« Et vous savez que je me serais volontiers

sacrifié pour sauver mademoiselle Blanche.

—Mais alors...? fit le colonel dans un cruel embarras.

—Alors, c'est bien simple, dit Bouléreau, nous allons nous battre, nous nous ferons probablement tuer jusqu'au dernier, mais nous ne nous rendrons pas, Bouléreau a raison approuva Tête-de-Bison, battons-nous tuons le plus possible de ses vermines, et que pas un pirate ne puisse se vanter de nous avoir forcés à nous rendre.

En disant ses mots, Grandmoreau fit un geste d'adieu à M. d'Éragny et se faufila dans les rochers pour faire le coup de feu contre les bandits.

Bouléreau s'éloigna d'un autre côté dans la même intention.

Resté seul, M. d'Éragny envisagea par la pensée, la terrible situation dans laquelle il avait si inutilement mis sa troupe.

Il eut un geste de colère et de désespoir.

Puis songeant à l'énergique résolution de Bouléreau et du Trappeur.

—Quels hommes! dit-il.

« Moi aussi, je veux mourir!»

Et, saisissant sa carabine, il disparut à son tour dans les rochers et rejoignit sa petite troupe.

Les squatters, s'abritant le mieux possible derrière les amas de terre et de pierres, répondent en habile tireurs au feu des pirates.

Mais leur position est dangereuse, et ils sont parfois obligés de se découvrir.

Deux sont déjà blessés.

Cependant, avec un courage et une ténacité intrépides, ils continuent à tirer.

Grandmoreau calme et plein de sang-froid, surveille le tir des hommes les moins expérimentés.

Il donne un conseil à l'un, indique une bonne place à l'autre.

Il a l'œil à tout, et grâce à lui les munitions ne sont pas prodiguées sans utilité.

Seul, Bouléreau n'est pas avec la troupe.

Tête de Bison s'était déjà aperçu de l'absence du chef des squatters, il ne savait à quelle cause l'attribuer.

Tout à coup dans un moment de calme on entendit un bruit sourd comme un coup de fusil tiré sous terre.

Puis ce fut un éclat de rire suivi de ce mot:

—Touché!

Chacun leva la tête dans la direction d'un amas de terre et de rochers haut d'une vingtaine de pieds et dominant le fond dans lequel se trouvaient enfermés les squatters.

On avait reconnu le rire et la voix de Bouléreau.

Ce malin renard avait trouvé un terrier, il s'y était fourré, et, de son trou, il tirait sur les pirates sans être vu.

Il n'y avait que Bouléreau pour faire une pareille trouvaille et l'utiliser.

Assis confortablement sur une pierre, il pouvait de son terrier voir et tirer dans toutes les directions.

Une roche plate qui en couvrait l'orifice, laissait de petits jours qui devenaient autant de meurtrières.

Bouléreau se trouvait dans le lit d'un ruisseau dont les ruines avaient dérangé le cours. Par endroits, la terre avait comblé ce ruisseau profondément encaissé; en d'autres places, des roches s'étaient amoncelées et formaient des voûtes d'une quantité de petites grottes se communiquant.

Un homme avisé, le chef des squatters s'était dit que de ce point il pouvait faire le plus grand mal sans trop risquer d'être aperçu.

Et l'expérience lui prouvait la justesse de son raisonnement.

Pas une balle ne fut tirée dans sa direction.

Voici ce qui s'était passé chez les bandits. Le terrible Galloni, que nous avons laissé à plat ventre lors de la première décharge de la troupe de M. d'Éragny, s'était relevé à la fin.

Très-affaré, il avait rejoint le gros de ses hommes.

Il fut accueilli par des hués et des rires moqueurs.

Il voulait donner des ordres, on le traita de lâche.

Il essaya de parler, mille cris de protestation et des sifflets couvrirent sa voix.

—Tu as peur! lui cria-t-on.

—Qu'auriez-vous fait sans moi? reprit Galloni.

« Est-ce que je ne viens pas de vous donner un beau succès?»

« Je puis vous en promettre d'autres.

« Vous parlez de John Huggs?»

« C'est un rien du tout, incapable de faire la guerre avec méthode.

Galloni s'interrompit soudain et poussa un cri de douleur.

Il venait de recevoir un formidable coup de pied.

Il trébucha et faillit tomber.

Quand il eut repris son équilibre, il se retourna.

Sa figure blêmit affreusement, ses traits se contractèrent, il trembla de tous ses membres.

C'était John Huggs en personne qui venait de le frapper.

Les pirates accueillirent par des hurrahs et des cris de joie l'apparition si inattendue de leur ancien capitaine.

S'adressant à eux il leur dit rapidement:

—J'étais prisonnier du colonel d'Éragny, qui, pressé de vous attaquer, a négligé de me faire garder.

« J'ai pu rompre mes liens et m'échapper.

« Me voici.

« Je veux me venger.

« Je veux qu'à son tour, et avant deux heures, le colonel soit mon prisonnier.

—Bravo!

« Vive John Huggs!» s'écrièrent les bandits.

Alors la véritable attaque commença.

Bien dirigés, les pirates se dissimulèrent de tous côtés et entourèrent l'ennemi.

Ils avancèrent avec prudence, tirant à propos et se montrant le moins possible.

C'était une lutte presque souterraine, une guerre de taupes.

La tactique des combattants se bornait en effet à la simple prudence: ils devaient tâcher de découvrir leurs adversaires tout en se tenant cachés.

La lutte dure depuis trois heures.

Les pirates ont tantôt avancé, tantôt reculé.

Ils finissent pourtant par gagner du terrain.

Le feu des assiégés s'est considérablement ralenti.

Les squatters de M. d'Éragny commencent en effet à manquer de cartouches.

Leur position est désespérée.

Ils ne sont plus d'ailleurs, par le nombre, en état de résister.

Trois sont morts, et deux ont reçu de graves blessures.

Grandmoreau est étendu, immobile, entre deux rochers.

Une balle contuse est venue le frapper à la poitrine.

Il ne peut plus respirer.

(A suivre.)

